

LYDIE BLAIZOT

LE FACTEUR 119

voy'[el]

DU MÊME AUTEUR :

- *La Maison de Londres*, éditions du Petit Caveau.
- *Autour de Londres*, éditions du Petit Caveau.
- *Le Prévôt*, TheBookEdition.
- *La Galerie de la Nuit*, anthologie Momies, éditions Cauchemars
- « L'Héritage », anthologie *Voyages aux frontières du réel*, éditions PGCOM.
- *N.I.X*, éditions Voy'el.
- *Station Rosamund*, recueil de nouvelles Science-Fiction, en numérique.
- *Sang d'Ocre*, éditions du Petit Caveau.
- *Ladainian Abernaker*, éditions du Petit Caveau.
- « Le S.I.R », anthologie *La cour des Miracles*, éditions Grimoire.
- « La taupe », anthologie *Dimension Système Solaire*, éditions Rivière Blanche.
- « Happy Halloween », anthologie *Hommage à Sir Terence*, Fan2Fantasy.
- « Paranoïa aiguë », anthologie *Les robots sont-ils vraiment nos amis ?*, éditions Voy'el.
- « Noblesse d'âme », anthologie *Vampire malgré lui*, éditions du Petit Caveau.

Site de l'auteur :
www.lydie-blaizot.fr

CHAPITRE 1

Demande d'information rejetée.

Le professeur Ellyard McComb fixait l'écran d'ordinateur où cette simple phrase apparaissait en grosses lettres rouges, mettant ainsi un terme à ses recherches. C'était impossible. Il se rejeta en arrière dans son fauteuil et se massa les tempes, comme si ce geste dérisoire pouvait chasser sa migraine tenace. Une boule de poils bondit sur ses genoux, ce qui le fit sursauter. Ellyard sourit et caressa affectueusement Trognon, son wittbyx, un petit quadrupède au pelage blanc, aux oreilles atrophiées et aux grands yeux rouges. Il tenait dans sa gueule sa balle préférée et, remuant l'appendice qui lui servait de queue, tendit le cou vers son maître. Ce dernier secoua la tête.

« Non, Trognon, pas maintenant. J'ai du travail... »

Ellyard posa son wittbyx par terre et le regarda s'éloigner tristement. Trognon s'installa dans son panier, sa balle à côté de lui, et entreprit de surveiller l'activité de son maître, au cas où ce dernier changerait d'avis. L'ingénieur reporta son attention sur son ordinateur et décida de renouveler sa tentative.

Demande d'information rejetée.

C'était comme si la base de données qu'il tentait de joindre avait été verrouillée de manière à refuser les connexions en provenance de son compte personnel. Pourtant, Ellyard devait avoir libre accès à tout ce qui concernait son projet et ceux qui y participaient. L'ingénieur releva brusquement la tête. Trognon grognait et, quelques secondes plus tard, la porte du bureau s'ouvrit en grand, livrant passage au directeur de la Sygentel Corporation. Le savant se leva et se força à sourire, même si l'absence de savoir-vivre de son visiteur lui donnait envie de lui jeter le premier objet venu à la figure. Henri Havensborn, sexagénaire sportif et bien dans sa peau, sourit à son tour, affable.

« Mon cher Ellyard, comment allez-vous ce matin ?

— Bien, monsieur le directeur.

— Tant mieux, tant mieux... » Havensborn se frotta les mains.

« Et le projet I.A. ?

— Nous respectons le planning, monsieur. Tout va bien. *Comme si tu ne le savais pas, vieil hypocrite !* songea l'ingénieur.

— Aucun problème ? Vraiment ?

— Non, aucun.

— Parfait ! Vous savez que je n'aime pas les problèmes... n'est-ce pas ? »

Son sourire avait disparu.

« Personne n'aime les problèmes, monsieur, répondit McComb, un peu sec.

— Oui... bien sûr. Je vous laisse travailler, bonne journée à vous ! »

Le directeur quitta la pièce sans attendre la réponse de son employé qui, de toute façon, n'avait pas l'intention de lui retourner la politesse. Cet échange des plus bizarres lui donnait froid dans le dos. *Il sait que j'ai tenté d'en savoir plus ! Il me surveille !* Pris de vertiges, Ellyard se rassit, tremblant. La situation lui échappait totalement. Pour tenter de comprendre, il décida de tout reprendre depuis le début.

Le projet I.A. avait démarré huit ans plus tôt, peu de temps après son arrivée à la Sygentel Corporation. À sa sortie de l'université, il avait été embauché par cette grande société spécialisée dans la robotique, grâce à la thèse qu'il avait écrite pour son doctorat. Génie précoce et désireux d'innover dans son domaine de prédilection, il s'était investi corps et âme pour un projet que beaucoup estimaient irréalisable. En huit années, l'intelligence artificielle était devenue réalité et un premier contrat avait été signé : la Sygentel Corporation devait livrer des I.A. à l'Empire Lorany, qui comptait sur ces dernières pour pallier de graves manques dans de multiples secteurs. Des ingénieurs, des fonctionnaires, des militaires, des savants : telle était leur demande. Il avait été convenu une première livraison de dix unités avant une éventuelle commande plus importante. À l'heure actuelle, six I.A. avaient quitté le Laboratoire de Conception et d'Assemblage afin de subir la période de test au terme de laquelle elles seraient livrées à l'Empire Lorany. Jusque-là, tout allait bien. Mais Ellyard ne pouvait obtenir aucune information détaillée sur le résultat de cette période de test ; tout ce qu'il obtenait tenait en peu de lignes.

Séquence 1 : OK.

Séquence 2 : OK.

Séquence 3 : OK.

Autorisation de livraison accordée.

Les séquences étaient peut-être *OK* mais le scientifique ne parvenait pas à obtenir de détail sur ce qu'elles contenaient et, donc, quels tests avaient été pratiqués sur les I.A. Un comble ! C'était lui, le chef du projet, du moins sur le papier. À présent, il avait la certitude que le directeur poursuivait des objectifs différents des siens et qu'il tenait à garder ses manigances hors de sa portée. *C'est bien mal me connaître...*

Ellyard avala son deuxième comprimé antidouleur depuis son petit-déjeuner et attendit un peu qu'il fasse effet. Une idée venait de germer dans son esprit, une solution simple qui lui permettrait de découvrir exactement ce qui se passait dans son dos. L'ingénieur se leva, se dirigea vers son coffre-fort avant de se raviser : il bifurqua vers le panier de Trognon.

« Je vais te mettre un nouveau jouet dans ton sac, Trognon. »

Il joignit le geste à la parole, prit le sac de son wittbyx et repartit vers le coffre-fort. Trognon se redressa, attentif. Son maître posa la main sur la porte, équipée d'une unité de reconnaissance palmaire, et un pavé numérique sensitif apparut. McComb composa son code. La porte coulissa et l'ingénieur plaça le sac devant l'ouverture, au cas où une caméra le filmerait. Bizarrement, la certitude que ses employeurs l'espionnaient venait de s'imposer comme une évidence. *Comment ai-je pu être aussi aveugle ?* Il plaça le nouveau jouet de Trognon dans le sac et referma le coffre. Dès qu'il se retourna, le wittbyx bondit hors de son panier et vint se planter devant son maître, fébrile. Ellyard lui attacha le sac sur le dos.

« Viens, allons sur la Promenade. »

Trognon fut dans le couloir avant lui.

La Promenade était le nom donné au 35^e étage du bâtiment de la Sygentel Corporation. Il s'agissait d'un parc en miniature avec des allées, des bassins, des plantes, une fontaine, des bancs... tout pour apporter calme et sérénité aux quelques employés privilégiés autorisés à s'y ressourcer. Le soleil de cette fin de matinée entrait en abondance par les gigantesques verrières prévues à cet effet. Le scientifique trouvait l'endroit agréable, même si l'absence d'oiseaux

le gênait un peu. Seul lui parvenait le murmure de l'eau qui s'écoulait de la fontaine... et Trognon qui grognait. Ce n'était pas étonnant : son maître tenait sa balle à la main. Il la jeta loin devant lui, au milieu d'un massif de fleurs. Trognon partit comme une fusée à sa poursuite, laissant des traces de son passage sur la pelouse jusqu'à là impeccable. Tranquillement, l'ingénieur suivit une allée pour venir s'asseoir sur un banc, non loin de son animal de compagnie. Comme il s'y attendait, Trognon ne s'intéressa que peu de temps à sa balle, juste pour s'assurer qu'elle ne bougeait plus. Impatient, le wittbyx s'assit et, désormais rompu à cet exercice, déverrouilla le système qui maintenait son sac à dos en place. Une fois au sol, Trognon lui donna un coup de museau pour le retourner, le bloqua avec une patte, puis tira sur la languette de la fermeture éclair. Il renifla le contenu et, déçu, sortit l'objet métallique qui s'y trouvait. Il le mordilla un peu, histoire de vérifier que ses craintes étaient fondées puis, bougon, l'abandonnèrent parmi les fleurs. Trognon récupéra sa balle, la plaça dans son sac et décida d'amener le tout à son maître, afin de marquer sa désapprobation. Il détestait les objets en métal et entendait bien le lui faire comprendre.

Le savant regarda son wittbyx venir vers lui, son sac dans la gueule, avec l'air renfrogné qu'il savait si bien prendre. Trognon le posa aux pieds de son maître et grogna. Amusé, McComb le ramassa, vérifia son contenu et, satisfait, le remit sur le dos d'un Trognon contrarié.

« Allons mon gros, laisse-toi faire. Pour compenser, je t'offre le restaurant. Je sais que la nourriture qu'ils servent à la cantine ne te plaît pas. »

Le mot *restaurant* transforma le wittbyx en un modèle de calme et de coopération qui permit à Ellyard de finir sa besogne. Lorsqu'il eut terminé, ils quittèrent la Promenade et passèrent au bureau de l'ingénieur prendre sa veste et sa mallette puis, ainsi équipés, ils sortirent du bâtiment dans la cohue de la pause déjeuner.

La Sygentel Corporation était implantée sur la Place de la Paix, comme une centaine d'autres entreprises et administrations de toutes sortes, mais profitait d'un emplacement idéal à la périphérie de cette dernière, près du pont tournant et d'une station de métro. Au centre de la Place, on pouvait admirer la Tour Miroir, gigantesque structure de verre en forme d'obélisque, où siégeait le président de la Confédération et son gouvernement. La sécurité autour

de cette dernière était toujours importante et de nombreux contrôles ponctuaient le quotidien, ce qui provoquait parfois des embouteillages problématiques.

À cette heure de la journée, beaucoup de badauds allaient et venaient, les plus pressées empruntant des *tapis volants* ; surnom donné aux plaques à répulsion mises à disposition du public pour la traversée de la Place. Ellyard se réjouissait de ne pas devoir subir cette épreuve et contourna le bâtiment de la Sygentel pour rejoindre l'un des dix taxis qui travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour les cadres de la compagnie. Le chauffeur lui ouvrit la portière en le saluant et, une fois installé derrière son volant, se tourna vers McComb.

« Où désirez-vous aller aujourd'hui, monsieur ?

— Le *Prado*, Mike. Vous pourrez m'attendre ?

— Bien sûr, monsieur. Je n'ai rien avant quinze heures.

— C'est parfait, allons-y. »

Le *Prado*, un petit restaurant familial, se situait dans le quartier dit *populaire* – si ce mot pouvait encore avoir un sens – de la ville. À présent, 90 % de la capitale de la Confédération, devenue une mégapole de six cents millions d'habitants, était qualifiée de *populaire* ; ce qui pouvait paraître absurde.

Pendant le trajet, l'ingénieur fit un petit bilan des huit dernières années et essaya de trouver à quel moment la situation avait pu lui échapper. Mais rien, dans le comportement et les actions d'Havensborn, ne pouvait laisser prévoir la mise à l'écart qu'il subissait à présent. Était-ce tout ? L'ingénieur, impatient d'arriver, demanda à Mike d'accélérer un peu, quitte à risquer une contravention. Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent à destination sans encombre ni amende. Ellyard remercia Mike et lui demanda de se garer derrière le restaurant pour l'attendre. Après avoir vérifié que le chauffeur suivait ses instructions, il pénétra dans le *Prado* et chercha des yeux le patron. Ce dernier, en apercevant son client le plus fidèle, s'approcha et lui serra la main.

« Bonjour professeur ! Comment va ? s'enquit-il d'un ton jovial.

— J'ai vu des jours meilleurs, malheureusement. Je peux avoir ma table ?

— Bien sûr ! Venez... je vous sers un café ?

— Comme d'habitude... et un ragoût pour Trognon. »

Le patron escorta le savant jusqu'à sa table, protégée des regards des autres clients par une imposante barrière végétale, le laissa s'ins-

taller et partit lui chercher sa commande. L'ingénieur venait au *Prado* presque tous les jours et bénéficiait de faveurs particulières : une table isolée et une assiette spéciale pour Trognon.

Le patron revint quelques minutes plus tard et déposa une tasse de café noir brûlant devant Ellyard et une portion généreuse de ragoût devant le wittbyx, assis sagement sur la table. Dès que l'assiette fut en place, il l'attaqua. Pendant ce temps, McComb écarta son café, ouvrit sa mallette, en sortit son ordinateur portable et le posa devant lui. Il l'alluma, lança un programme spécifique et attendit. Au bout de quelques instants, une image apparut : un massif de fleurs de la Promenade. Le *jouet* de Trognon était là où il l'avait abandonné. Ellyard entra une série d'instructions et l'image bougea, preuve que son robot répondait parfaitement. Il l'avait baptisé Cbot : de forme humanoïde, son visage et l'extrémité de ses bras étaient équipés de caméras et de capteurs divers. D'une hauteur d'environ trente centimètres, il pouvait se faufiler quasiment partout. Encore à l'état de prototype, le Cbot ne serait pas commercialisé avant plusieurs mois et ses capacités de dissimulation ne seraient pas contrées par les systèmes de sécurité avant plusieurs années. Ellyard comptait bien se servir de cet avantage. Sur l'image défilaient à présent les parois métalliques d'un circuit de ventilation. Pendant de longues minutes, Ellyard ne vit que cela, jusqu'à ce que, parvenu à destination, le Cbot s'immobilise devant une grille.

Henri Havensborn, assis à son bureau, contemplait d'un œil réprobateur son visiteur-surprise. Hoden Keyrl, représentant de l'État Médrovien, jouait avec la maquette du bâtiment de la Sygentel Corporation. Les Médroviens étaient des humanoïdes de grande taille, à la peau bleutée imberbe et aux yeux de chouette. Ils n'avaient que quatre doigts à chaque main, ce qui n'entamait en rien leur dextérité. Habillé d'une toge noire ornée de liserés d'or et chaussé de coûteuses sandales, Hoden Keyrl symbolisait à lui seul l'arrogance et la suffisance de son peuple. Henri Havensborn en avait assez.

« Monsieur Keyrl... allez-vous enfin me dire ce qui vous amène ici ?

— Mon gouvernement désire s'assurer que vous tenez vos engagements. » Le Médrovien s'approcha du bureau. « Nous tenons à ce que tout se déroule selon nos plans.

— Rassurez-vous. Les six premières I.A. sont parties ce matin pour l'Empire Loranys.

— Quelle certitude avez-vous que ces machines vont faire leur travail ?

— Ce ne sont pas de simples machines, je vous l'ai déjà expliqué ! Et elles feront tout pour vous satisfaire ! »

Havensborn virait au rouge...

« Ne vous fâchez pas, mon cher. Ce n'est pas mon domaine, vous comprenez... je suis un peu perplexe, rien de plus. » Keyrl prit un coupe-papier sur le bureau et joua un peu avec. « Redites-moi comment ces I.A., programmées pour travailler à la grandeur de l'Empire Lorany, pourront œuvrer contre lui.

— Les I.A. ont 118 facteurs à respecter en matière de comportement : ils sont adaptés au peuple auquel elles sont destinées. À la fin du processus, nous ajoutons un 119e facteur afin d'orienter leur futur travail de la manière qui nous convient.

— Vous avez fait des tests, je crois ?

— Oui. Avant la livraison, nous nous assurons que cet ajout fonctionne bien. Nous n'avons rencontré aucun problème.

— Et McComb ?

— Il ne se doute de rien... c'est un rêveur, il n'a pas les pieds sur terre.

— Vous ne comptez pas le mettre dans la confiance ?

— C'est un idéaliste... tout l'argent de votre peuple ne parviendrait pas à le convaincre.

— Alors vous devez l'éliminer, lâcha Keyrl en pointant le directeur avec le coupe-papier.

— Très judicieux, vraiment. » Havensborn fit mine d'applaudir la déclaration du Médrovien avant de reprendre sèchement : « Si vous le permettez, je vais d'abord attendre que mes ingénieurs aient assimilé les connaissances de McComb. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, c'est un génie qui a des années d'avance sur ses confrères.

— Combien de temps l'Empire Lorany se donne-t-il pour tester vos I.A. ?

— Six semaines.

— C'est tout ! Ils sont encore plus pressés que nous ne le pensions... c'est parfait.

— Les quatre I.A. restantes leur seront livrées dans dix jours. N'oubliez pas le reste du paiement...

— J'y pense, n'ayez crainte. »

Keyrl jeta le coupe-papier sous le nez du directeur. Les deux hommes s'affrontèrent du regard un instant, chacun tentant de jauger l'autre, puis Keyrl s'inclina, sans quitter des yeux le directeur, avant

de sortir tranquillement du bureau. Havensborn ne bougea pas pendant un long moment, comme si son interlocuteur était toujours présent.

Ellyard avait entendu l'intégralité de la conversation, son casque branché sur l'ordinateur afin que personne d'autre ne puisse écouter. Il avait beau se repasser la phrase dans sa tête, l'ingénieur ne parvenait pas à y croire. *Un 119e facteur !* Havensborn allait se servir de son travail pour ruiner l'Empire Lorany, voisin de l'État Médrovien, déjà affaibli par quatorze années de guerre civile. L'Empire comptait sur les I.A. et elles allaient le trahir...

Un 119e facteur. Un tel ajout n'était possible que si un membre de son équipe avait accepté de suivre les instructions d'Havensborn. Qui avait osé ? Était-il le seul à ne pas être dans la confiance ? Il ne le saurait sans doute jamais... Et, à présent, comment procéder pour réparer le mal déjà fait ? La première livraison ayant déjà eu lieu, Ellyard devait trouver un moyen de contrer les futures actions des I.A. Il éteignit son ordinateur, désespéré, et se lança dans la contemplation de son café.

En huit jours, Ellyard avait échafaudé et mis en place un plan pour le moins audacieux. Il reposait sur un timing très serré que l'ingénieur craignait de ne pouvoir respecter, mais il n'avait pas le choix, il devait agir, et vite. Le soir fatidique, McComb répéta toutes les étapes dans sa tête, par ordre de priorité. Il espérait avoir correctement estimé la durée nécessaire à chaque opération, car, dans le cas contraire, c'était l'échec assuré. Les nerfs à fleur de peau, il consulta une ultime fois sa montre et quitta son bureau.

22 h 00. L'ingénieur descendit au Laboratoire de Conception et d'Assemblage, accompagné de Trognon, qu'il laissa près de l'ascenseur. Les agents de sécurité, habitués à sa présence tardive dans les locaux, ne trouvèrent rien d'anormal à ce comportement. Le savant vint se placer devant l'une des consoles principales et consulta la fiche des quatre dernières I.A.

Tyler, sexe : masculin, âge apparent : 16, domaine de compétence : maintenance en tout genre. Bricoleur génial.

William, sexe : masculin, âge apparent : 60, domaine de compétence : informatique – conception et application.

Ethan, sexe : masculin, âge apparent : 30, domaine de compétence : médecine et sciences associées.

Gabrielle, sexe : féminin, âge apparent : 30, domaine de compétence : militaire – conception d’armes.

Ce résumé pour le moins sommaire s’affichait en tête du dossier de chaque I.A. Elles étaient en phase terminale. Si Ellyard intervenait à ce stade, il leur manquerait les cinquante dernières années de l’histoire de la Confédération – tous domaines confondus – ainsi que de nombreuses informations sur la vie sociale et les mœurs actuelles. *Tant pis, c’est maintenant ou jamais.* Il inscrivit quelques mots sur son bloc-notes puis entra une série d’instructions dans l’ordinateur.

Ceci fait, il s’approcha du comptoir qui séparait la salle de contrôle de la section assemblage, donnant ainsi le signal à son complice. Resté à la porte, Trognon se précipita dans le laboratoire et bondit sur les consoles comme un fou. L’ingénieur poussa une exclamation de colère, jeta son bloc-notes sur le comptoir et partit à la poursuite de son wittbyx. Dès qu’il l’eut attrapé, il fit mine de le gronder et, en guise de punition, lui annonça qu’il le ramenait à son bureau. Avant de pénétrer dans l’ascenseur, Ellyard adressa un dernier regard aux quatre cuves dont les voyants commençaient à s’affoler. Sa carrière à la Sygentel venait de s’achever.

Les agents de sécurité, postés dans la salle de contrôle de surveillance vidéo, rirent de la scène. Par souci de confidentialité, Havensborn avait interdit l’installation de caméras dans la section assemblage du laboratoire. Ils ne pouvaient donc pas voir ce qui se passait au niveau des cuves.

22 h 30. Un virus informatique se propagea dans les différents systèmes de la Sygentel, mettant en rideau plusieurs serveurs, et ce malgré les unités de secours placées sur le réseau. Sur les consoles du poste de surveillance vidéo, les agents de sécurité eurent la surprise d’assister à la retransmission d’un opéra médrovien. Le responsable de l’équipe de nuit appela le directeur, ainsi que plusieurs techniciens pour venir les aider.

22 h 45. Plusieurs minibus déposèrent les membres de l’A.R.V.H (Association pour la Réhabilitation des Valeurs Humaines) devant le siège de la société. Rapidement, ils déchargèrent leur matériel en vue d’une manifestation anti-I.A. quasi spontanée.

23 h 00. Les manifestants, après avoir crié de nombreux slogans

sans grande originalité en agitant leurs pancartes, essayèrent d'entrer dans le bâtiment. Ils n'hésitaient pas à frapper ceux qui tentaient de les arrêter. Les membres de la sécurité chargés du hall, débordés, appelèrent des collègues à la rescousse.

Pendant ce temps, dans le L.C.A, les cuves avaient glissé sur leurs rails pour rejoindre le sol et leurs portes s'étaient ouvertes. Éveillées, les quatre I.A., nues comme des vers, regardaient autour d'elles, étonnées de ne trouver personne. Elles sortirent de leur cuve et entreprirent de comprendre leur situation. William fut le premier à parler.

« Je ne sais pas pour vous, mais j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose d'anormal. Ma phase de réveil a été forcée.

— La mienne aussi », répondirent trois voix en chœur.

Ils se regardèrent un instant en silence puis Gabrielle, apercevant un bloc-notes posé au sol, s'approcha et le ramassa. Un message était écrit en gros caractères.

Vous êtes en danger. Fuyez ce bâtiment et retrouvez-moi au restaurant le Prado. Les caméras ne fonctionnent pas. Ellyard McComb.

Gabrielle montra le bloc à ses homologues. Chacun savait qui était Ellyard McComb et ce qu'il représentait. Tyler fut le premier à réagir. Il sauta par-dessus le comptoir, jeta un coup d'œil rapide autour de lui et se précipita vers l'ascenseur. Lorsque la porte s'ouvrit, ses trois compagnons l'avaient rejoint. Une fois à l'intérieur, Tyler s'intéressa au panneau de contrôle.

« Nous sommes au quarantième étage. Il y a cinq niveaux de sous-sol. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Choisis le premier sous-sol, répondit Gabrielle, nous aurons moins de mal à sortir. »

Tyler pressa le bouton et les portes se refermèrent. Les quatre I.A., très tendues, regardèrent défiler les chiffres. Au vingt-huitième étage, l'ascenseur s'arrêta et la porte s'ouvrit sur un groupe d'agents de la sécurité. Gabrielle réagit aussitôt et frappa le premier au visage, ce qui l'expédia dans les bras de ses collègues. Tyler avait activé la fermeture rapide des portes et l'ascenseur repartit dans la foulée. Quelques instants plus tard, il s'immobilisa de nouveau, mais cette fois-ci entre deux étages. Le jeune garçon essaya de le faire repartir, en vain.

« Nous sommes bloqués. » Tyler cessa de martyriser les touches.
« Et maintenant ?

— On monte. Ethan, fais-moi la courte échelle », ordonna Gabrielle.

Le médecin obéit et aida la jeune femme qui souleva la trappe du faux plafond pour grimper sur le dessus de la cabine. La porte accédant à l'un des étages était à sa portée. Elle activa le système d'ouverture d'urgence et inspecta le couloir pour s'assurer que tout était calme. Personne. Faisant signe à ses compagnons, elle se hissa par l'ouverture et se plaça de manière à surveiller les alentours. Tyler passa sans problème, mais, au moment où William grimpait sur la cabine, l'ascenseur commença à remonter. Il eut juste le temps de sauter avant que celui-ci n'ait dépassé l'accès par lequel étaient passés ses compagnons, et il atterrit juste aux pieds de Tyler. Ethan était resté dans la cabine.

Le jeune garçon essayait de faire revenir l'ascenseur lorsqu'un groupe d'agents de sécurité apparut au bout du couloir, face à eux. Gabrielle poussa Tyler sur le côté, s'empara d'une énorme plante ornementale et la projeta sur les gardes.

« Fuyez ! » hurla-t-elle.

William obligea Tyler à courir et ils détalèrent dans un couloir transversal avant de s'engouffrer dans les escaliers de secours. Du bas, comme du haut, des bruits de pas annonçaient l'arrivée de nouveaux problèmes. Ils descendirent d'un étage, à la recherche d'un moyen de sortir, et William n'eut aucune hésitation en apercevant un conduit de ventilation. Rapidement, il en arracha la grille et fit signe à Tyler de pénétrer à l'intérieur. L'ouverture était trop petite pour la corpulence de William, mais suffisante pour celle du jeune garçon.

« Grimpe. Tu devrais pouvoir t'en sortir par ici.

— Je ne vais pas te laisser là !

— Ne t'inquiète pas pour moi, rendez-vous au *Prado*. »

Après un moment d'hésitation, Tyler s'exécuta de mauvaise grâce et, dès qu'il fut à l'intérieur du conduit, William remit en place la grille du mieux qu'il le put. L'informaticien adressa un petit signe de la main à son compagnon avant de s'éclipser, en empruntant la porte du niveau où il se trouvait. Les couloirs étaient déserts, il pouvait donc espérer trouver une autre issue par laquelle s'enfuir, mais, malgré l'urgence de sa situation, une chose le gênait énormément : il était nu. Il décida donc de commencer par se trouver des vêtements.

Gabrielle s'était avancée vers les gardes avec l'intention de les attaquer, mais, lorsqu'ils sortirent leurs armes, elle exécuta un demi-tour stratégique à toute vitesse. Juste au moment où ils pressaient la détente, elle bifurqua dans le couloir emprunté par ses compa-

gnons quelques instants plus tôt. Une décharge d'énergie passa à quelques centimètres de son dos et la jeune I.A. prit alors sa décision. Elle augmenta l'allure et, arrivée au bout du couloir, ne changea pas de direction. Elle percuta une vitre de la façade du bâtiment qui éclata en mille morceaux sous la violence du choc. Pendant un court instant, Gabrielle eut l'impression d'être suspendue dans les airs, comme si elle allait prendre son envol vers le ciel étoilé... puis elle prit brusquement de la vitesse en direction du sol.

Les manifestants de l'A.R.V.H, malgré le vacarme qu'ils pouvaient faire, entendirent nettement la vitre exploser, juste au-dessus de leurs têtes. Sans même regarder de quoi il pouvait s'agir, ils s'égaillèrent en tous sens et abandonnèrent pancartes et banderoles dans leur précipitation. Quelques secondes plus tard, Gabrielle s'écrasa au sol, précédée de peu par les débris de la vitre. Un silence de mort suivit cette arrivée pour le moins brutale. Les manifestants, éparpillés, commencèrent à se rapprocher ; attirés par cet événement macabre peu commun. Une jeune femme totalement nue – et plutôt jolie, ce qui ne gâchait rien – venait manifestement de se suicider en utilisant une méthode certes douloureuse, mais pour le moins expéditive. Le corps nu bougea. Les spectateurs reculèrent aussitôt, inquiets et nerveux. Un être humain normal ne pouvait survivre à une telle chute et, pourtant, c'était le cas. Gabrielle se redressa sur ses coudes, s'agenouilla, et vit sur le sol de grosses lettres rouges.

« *NON AUX INTELLIGENCES ARTIFICIELLES* »

Elle se releva pour constater qu'il s'agissait d'une banderole tombée par terre... et que ceux qui la brandissaient un instant auparavant étaient là, autour d'elle, cercle silencieux d'esprits étriqués. Les gardes de la Sygentel Corporation, profitant de ce calme soudain, tentèrent une sortie pour récupérer la jeune femme. Les manifestants les laissèrent briser leurs rangs, subjugués par cette vision enchanteresse. Gabrielle piqua un sprint vers la zone la moins peuplée et ne rencontra aucune résistance, les manifestants s'écartant instantanément sur son passage. Les gardes partirent à sa poursuite et tentèrent de suivre son rythme.

Accroupi sur la cabine d'ascenseur, Ethan entendit les gardes pénétrer à l'intérieur. Visiblement surpris de ne trouver personne, ils

échangèrent quelques mots rapides avant de prendre une décision. La cabine descendit à nouveau et les gardes se séparèrent en deux groupes, à différents étages, pour tenter de prendre les fuyards en sandwich. Lorsqu'il n'y eut plus personne, Ethan descendit dans la cabine et, après avoir examiné le panneau de contrôle, appuya sur le bouton du deuxième sous-sol. Le doigt prêt à activer la fermeture rapide des portes, il attendit.

Tyler avait suivi le conduit de ventilation sur quelques mètres et se trouvait maintenant devant une décision difficile. Pour sortir du bâtiment, le plus simple était de descendre. Or, il avait le choix entre trois conduits : un qui allait à gauche, un autre à droite et enfin un dernier qui plongeait vers les entrailles de l'édifice. En théorie, sa résistance suffisait pour lui éviter tout dommage préjudiciable à son fonctionnement. Mais Tyler n'aimait pas les théories. Il n'était pas du genre à tenter sa chance en espérant que ça finisse bien pour lui. Malgré tout, s'il voulait s'échapper, il n'avait pas d'autre option. Soupirant de dépit, le garçon se retourna, s'assit au bord du conduit, protégea son visage avec ses bras et se laissa tomber.

William s'arrêta devant un panneau d'affichage qui décrivait la configuration de l'étage où il se trouvait. Il y avait surtout des bureaux, réservés au service informatique, et quelques salles serveurs avec des réserves de matériel. Il décida de faire le tour de l'étage, au cas où il pourrait trouver son bonheur. À sa grande surprise, il aperçut de la lumière dans un couloir, en provenance d'un bureau dont la porte était grande ouverte. Il s'approcha sans bruit et jeta un œil à l'intérieur. Penché sur son écran, un technicien martelait le clavier de son ordinateur, visiblement énervé et à bout de patience. Il ne réagit même pas lorsque l'I.A. entra.

« Bonsoir. »

Le technicien sursauta et se tourna vers son visiteur nocturne. Bouche bée, il regarda de haut en bas le sexagénaire nu, à la carrure athlétique et totalement chauve qui lui souriait, debout à côté de son bureau. Réalisant de qui il s'agissait, il tendit la main vers son visiophone, mais William lui attrapa le poignet et serra juste ce qu'il fallait pour le décourager de toute autre initiative dangereuse. Il lui fit signe de se lever et, comme le technicien obéissait docilement, constata avec plaisir qu'ils étaient à peu près de la même taille. Wil-

liam le lâcha et recula un peu. Sans quitter du regard le technicien, il ferma la porte. L'homme tremblait des pieds à la tête. Il trouvait que les yeux noirs de son agresseur lui donnaient un air terrifiant, même si son sourire se voulait poli.

« Vous avez un bien joli costume.

— Qu... quoi ?

— Je disais que j'aimais bien votre costume. »

Malgré la peur qui le tenaillait, le technicien parvint à assimiler cette simple phrase et ce qu'elle signifiait. Il se déshabilla plus vite qu'il ne l'avait jamais fait. Puis il recula se mettre à l'abri de la seule plante qui égayait son bureau et se félicita de l'avoir laissé prendre autant d'ampleur.

William se pencha pour récupérer les vêtements et commença à s'habiller. Il ne prenait même pas garde au technicien.

« Un placard conviendrait mieux, à mon avis », déclara-t-il posément.

Rapidement et sans un mot, l'homme obéit. Il ouvrit son placard et regretta aussitôt de ne pas le ranger plus souvent. À cause de son fourbi, il dut se contorsionner pour pouvoir y entrer. Il fit glisser la porte derrière lui et, quelques instants plus tard, entendit le pêne de la serrure coulisser. Il était enfermé. William ajusta le col de sa chemise et admira son reflet dans l'une des vitres puis, tranquillement, partit en sifflotant.

Au deuxième sous-sol, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Ethan jeta un rapide coup d'œil et, puisqu'il n'y avait personne, sortit de la cabine. Il se trouvait dans un parking faiblement éclairé où, à cette heure, peu de véhicules étaient stationnés. Ethan fit le tour des voitures, cherchant laquelle il serait préférable de voler. Il n'avait aucune compétence en pilotage, mais savait que certains véhicules utilisés dans la Confédération possédaient un système de conduite automatique. Hélas, il ne pouvait les différencier des autres, ce qui ne l'aidait pas beaucoup. Alors qu'il envisageait de partir à pied, il aperçut dans une voiture un costume, pendu sur un cintre. Quitter le parking nu comme un ver n'étant pas très discret, il défonça la vitre passager, ouvrit la porte et attrapa les vêtements. Ils étaient un peu grands pour lui, mais c'était mieux que rien. Ethan s'habilla rapidement puis se glissa dans le véhicule, à la recherche d'autres objets qui pourraient lui être utiles. La voiture semblait équipée d'un ordinateur de bord. Il prit alors la place du conducteur pour trouver la manière de l'activer, conscient qu'il pouvait en tirer d'importants renseignements.

Dès que le médecin posa les mains sur le volant, ce dernier s'alluma et le moteur démarra. Deux écrans affichèrent différentes informations dont, pour l'un deux, une carte de la ville. Désireux d'accéder à un éventuel menu, Ethan appuya sur un petit logo bleu au bas de l'écran. Une agréable voix féminine retentit aussitôt.

« *Veillez indiquer votre destination.*

— Restaurant *Le Prado*, répondit-il, enchanté. La carte s'ajusta sur la destination demandée.

— *Veillez indiquer le mode de conduite.*

— Pardon ?

— *Veillez choisir entre le mode manuel et le mode automatique.* »

C'était inespéré, mais, en même temps, pas vraiment étonnant vu l'activité de la Sygentel : les employés devaient aimer être à la pointe de la technologie. Ethan sourit et lâcha le volant avant de répondre à l'ordinateur.

« Automatique. »

Aussitôt, la voiture se mit en marche et entama sa sortie du parking. Une fois dehors, l'I.A. aperçut un attroupement devant l'entrée du bâtiment et des gardes qui couraient après quelqu'un, beaucoup plus rapide qu'eux. *Gabrielle*. Tous ses compagnons avaient-ils réussi à sortir ? Soupirant avec tristesse, Ethan décida d'utiliser le temps du trajet à bon escient et entreprit de poursuivre la fouille du véhicule à la recherche de tout ce qui pourrait lui être utile.

Tyler atterrit durement sur la paroi du conduit principal de ventilation et resta un moment sans bouger, persuadé d'avoir quelque chose de cassé. Mais aucune sensation désagréable ne venait confirmer ses craintes. Il se redressa avec précaution et remua ses membres en parfait état : il fut surpris de voir des ecchymoses apparaître sur ses jambes et ses bras. Le jeune garçon trouva dommage que le concept de douleur se limite à une information transmise à son cerveau, cela rendait la chose somme toute irréaliste. Non loin de sa position, il repéra une grille, se glissa jusqu'à elle, puis la délogea d'un coup de pied avant de s'extraire du conduit. Il se trouvait dans un parking. Une moto surgit sur sa gauche et Tyler eut juste le temps de se dissimuler derrière une voiture avant que le motard n'arrive à sa hauteur. Ce dernier se gara juste à côté de sa cachette et, à peine avait-il coupé son moteur que Tyler lui sautait dessus. Le pilote se retrouva projeté au sol et, juste sonné, reçu un coup sur la nuque suffisant pour le plonger dans l'inconscience. Tyler se

dépêcha de déshabiller le motard et enfila ses vêtements, beaucoup trop grands, puis ajusta son casque du mieux qu'il le put. Ce n'était pas pratique, mais il ne pouvait pas se permettre de sortir à visage découvert, au risque de se faire repérer par les patrouilles de sécurité. Il enfourcha la moto et la remit en route, ce qui activa l'ordinateur de bord. À côté du compteur digital, une carte de la ville s'afficha. Une voix en provenance du casque demanda des instructions.

« *Veillez indiquer votre destination.*

— Restaurant *Le Prado*.

— *Affichage en cours, suivez les instructions.*

— Cool ! lâcha Tyler, impressionné.

— *Instruction erronée, veuillez reformuler.* »

Riant aux éclats, Tyler exécuta un demi-tour sur place et fonça vers la sortie du parking. Une fois dehors, il ralentit l'allure pour éviter d'attirer l'attention sur lui et essaya de ne pas trop s'intéresser aux nombreuses personnes rassemblées devant l'entrée du bâtiment. Il y avait une bousculade, mais Tyler ne parvenait pas à voir l'un de ses compagnons. Pour ne pas risquer de se dévoiler lui-même, le jeune garçon décida de suivre le plan et, respectant les limitations de vitesse fournies par son ordinateur de bord, il se dirigea vers *Le Prado*.

William, très à l'aise dans son élégant costume noir, pénétra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. La cabine entama sa descente et il en profita pour faire l'inventaire de ses poches : argent, visiophone portable, ordinateur miniature et carte d'accès. Poussant le culot au maximum, il accrocha la carte bien en vue à la poche de sa veste et, lorsque les portes s'ouvrirent, il pénétra dans le hall avec l'assurance de celui qui connaît les lieux par cœur. Il se dirigea vers la sortie, l'air détaché, comme si sa présence était tout à fait légitime. Les agents de sécurité, occupés à maîtriser les derniers manifestants énervés et particulièrement combatifs, ne lui prêtèrent aucune attention. Une fois dehors, il traversa la Place de la Paix sans presser l'allure et s'arrêta devant une borne. Il l'activa en appuyant sur le logo de la ville. Une voix masculine se fit entendre.

« *Bonsoir. Veuillez indiquer la nature de votre demande.*

— Je cherche le restaurant *Le Prado*. »

Une carte de la ville s'afficha et un point lumineux indiqua la position du restaurant. William estima qu'il était situé à une vingtaine de kilomètres de la Place.

« Comment puis-je m’y rendre ?

— *Je peux vous appeler un taxi.*

— Merci, faites donc », rétorqua-t-il poliment.

Cinq minutes plus tard, une voiture à répulsion rouge et blanche s’arrêta devant la borne. William monta à bord et sourit au chauffeur, un peu surpris qu’il y en ait un. À cette heure avancée de la nuit, l’informaticien s’était attendu à un taxi automatique avec un système de paiement par carte. Mais peu lui importait, du moment qu’il arrivait à destination.

« Le restaurant *Le Prado*, mon brave.

— Bien, monsieur. »

Pendant le trajet, William découvrit une partie de la ville et compara son architecture avec celle de l’Empire Lorany, disponible dans ses bases de données. L’une favorisait les bâtiments en verre – pouvant atteindre des sommets titanesques – tandis que l’autre préférait la pierre et des dimensions plus raisonnables. Il espérait pouvoir bientôt contempler de ses yeux une ville qu’il avait déjà l’impression de connaître par cœur sans jamais l’avoir vue. Quel sentiment étrange ! Comme si, à peine éveillé, il sentait déjà qu’il n’était pas à sa place. Plongé dans ses pensées, William ne vit pas le temps passer. Au bout de vingt minutes, son taxi s’immobilisa devant une bâtisse de deux étages qui semblait ridicule par rapport aux immeubles alentour. Le chauffeur se retourna.

« Cinq Lyres, monsieur. »

William sortit son argent et l’examina rapidement. Il ne possédait que peu de connaissances sur la monnaie de la Confédération, mais cela suffisait pour régler des dépenses courantes. Il tendit un billet au chauffeur, le remercia et sortit du taxi. Il se planta sur le trottoir et passa un long moment à contempler la façade du *Prado*, décorée avec goût. Il avait réussi. Il allait rencontrer son concepteur. Excité comme un gosse, il pénétra dans le restaurant.

Gabrielle avait couru longtemps pour semer l’intégralité de ses poursuivants et s’assurer qu’ils ne pourraient pas suivre sa trace. Accroupie dans une ruelle, dissimulée par une poubelle, elle prenait quelques instants de réflexion. Tout d’abord, il lui fallait trouver des vêtements. Ce n’était pas trop compliqué, car il y en avait à sécher aux fenêtres du bâtiment qui lui faisait face. Elle irait donc se servir, mais, par souci de discrétion, elle choisit d’attendre, car elle n’était pas seule : non loin de là, un homme vendait un petit tube rempli

d'une substance rougeâtre à deux jeunes filles. La transaction effectuée, il les salua et reprit son chemin tout en comptant son argent. Lorsqu'il passa devant la cachette de Gabrielle, il prit conscience de sa présence et se retourna. Toujours accroupie, un petit sourire aux lèvres, elle détailla l'homme et constata avec plaisir qu'il correspondait à ce dont elle avait besoin. À peu près de sa taille, moins trapu, il était habillé d'une veste, d'un pantalon et de chaussures de type militaire. Elle se redressa et s'approcha doucement.

« Bonsoir, beau militaire.

— Je suis pas un militaire, lâcha le type, un peu sec. Et toi, t'es quoi ? Un client t'a foutu à la porte ?

— Un client ? s'étonna Gabrielle.

— Y a pas de honte à ça... t'es un beau brin de fille et je sais qu'y a des types qui demandent des trucs bizarres. »

Gabrielle assimila l'information et chercha de quoi le dealer pouvait parler. Une réponse s'imposa à son esprit : pute. N'appréciant guère l'insulte, elle décocha au type un violent coup de poing dans le nez. Un craquement sinistre lui annonça qu'elle venait de tuer son premier homme. Sans s'émouvoir de cette perte, Gabrielle récupéra les vêtements du mort, ainsi que son argent. Elle estima que la somme lui permettrait de se débrouiller, quel que soit le mode de transport qu'elle choisirait. Elle sortit de la ruelle, rejoignit une borne d'informations et consulta la carte de la ville. Le restaurant n'était pas très éloigné et, de plus, il y avait une station de métro toute proche qui le desservait. Gabrielle décida d'emprunter ce moyen de transport et partit à petites foulées. Très vite, elle aperçut le panneau lumineux qui annonçait la station de métro et, sans ralentir, s'y engouffra. Six volées de marches plus bas, elle se retrouva sur un quai bien éclairé, propre et correctement entretenu ; beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait. Un rapide examen lui apprit qu'il y avait une surveillance vidéo et, dès qu'elle aperçut une patrouille de police à une extrémité du quai, Gabrielle se joignit à un groupe de jeunes revenant d'un concert. Personne ne s'offusqua de cette intrusion et, deux minutes plus tard, tout le monde s'engouffrait dans la rame en chantant. Le trajet fut long et pénible pour la jeune femme, en décalage total avec ses compagnons de voyage. En peu de temps, Gabrielle arriva à cette conclusion sans appel : elle détestait le métro.

Ellyard McComb attendait, assis à sa table habituelle, l'arrivée de ses *enfants*. Lâchés dans une ville étrangère, aux coutumes déca-

lées par rapport à celles qui leur avaient été implantées, sauraient-ils s'en sortir ? Avaient-ils seulement réussi à quitter le bâtiment de la Sygentel ? L'ingénieur trouvait l'attente si longue, si exaspérante qu'il en oublia presque ses propres problèmes. Pestant contre son étourderie, L'ingénieur prit son visiophone et appela à son domicile. Son majordome, Karl, décrocha.

« *Bonsoir, monsieur.*

— Laisse tomber la politesse... j'ai de gros ennuis, je ne peux pas rentrer à la maison. Fais mes bagages, vide mon compte en banque et retrouve-moi où tu sais. D'accord ?

— *Bien, monsieur.* »

Le savant coupa la communication et sourit. L'avantage avec Karl, c'était qu'il comprenait vite. Il ferait le nécessaire, avec son efficacité habituelle, sans poser aucune question.

Le patron déposa sur la table un énième café et Ellyard le vida d'un trait. Il devenait excessivement nerveux. Pour s'occuper l'esprit, il décida de passer en revue toutes les informations qu'il devrait fournir à ses enfants, et ce, en un minimum de temps. Il ne doutait pas qu'Henri Havensborn ferait l'impossible pour les récupérer... en plus ou moins bon état.

CHAPITRE 2

La limousine d'Henri Havensborn s'arrêta devant la Sygentel Corporation au moment où la sécurité dispersait les derniers manifestants de l'A.R.V.H. Le directeur sortit du véhicule et, escorté par son garde du corps, pénétra dans le hall de sa société. Le responsable de la sécurité distribuait les consignes aux employés présents, coordonnant leurs actions de la manière la plus efficace possible. À l'approche de son supérieur, il se mit presque au garde-à-vous.

« Bonsoir, monsieur. Désolé de vous avoir dérangé.

— Que se passe-t-il ?

— Les dernières I.A. se sont échappées, monsieur.

— QUOI ? Quand ? Comment ?... Non, stop ! » Le directeur leva une main impérieuse. « Pas ici, dans mon bureau. »

Une fois à l'abri des oreilles indiscrètes, Henri fit signe à Kolson de s'expliquer. Ce dernier essaya d'être clair et bref à la fois.

« Les I.A. ont été réveillées avant la fin de leur période d'apprentissage. Puis, à la faveur de multiples problèmes internes, elles se sont enfuies. Nous ignorons où elles se trouvent. Deux véhicules ont été volés dans le parking : Tyler a été identifié par un témoin.

— McComb ! C'est lui, c'est un coup de ce minable ! Savez-vous où il se trouve ?

— Chez lui, je pense.

— Envoyez vos hommes là-bas. Je le veux et je le veux maintenant ! » Havensborn tambourina sur son bureau. « Lancez un avis de recherche sur les véhicules volés ! Exécution !

— Bien, monsieur. »

Il sortit du bureau tout en tapant des instructions sur son ordinateur bracelet. Elles parvinrent quasiment en temps réel à leur destinataire, qui les prit en compte sur-le-champ.

De son côté, Havensborn fit les cent pas pendant de longues minutes avant de se décider à appeler Hoden Keyrl à son ambassade. Nul doute que le Médrovien n'apprécierait guère la nouvelle.

William pénétra dans le restaurant désert et s'immobilisa au milieu de la salle. Bien que la lumière soit allumée, il n'y avait personne et l'informaticien se mit à douter. Dans une ville aussi gigantesque, il devait y avoir plusieurs restaurants portant le même nom, il s'était peut-être trompé d'adresse. Il envisageait de faire demi-tour lorsqu'une boule de poils blanche déboula de derrière un pot de fleurs pour venir lui renifler les chaussures. Il se baissa et commença à caresser l'animal, très satisfait de la tournure des événements. La porte du restaurant s'ouvrit et, lorsqu'Ethan passa le seuil, William se releva pour l'accueillir, la boule de poils dans les bras.

« Tu vas bien ? Sais-tu où sont les autres ? »

— Oui, ça va, ne t'inquiète pas. J'ai vu Tyler arriver en moto, il est parti la garer hors de vue. Pour Gabrielle, je ne sais pas. Je l'ai vue s'enfuir, poursuivie par des gardes. J'ignore si elle a pu leur échapper.

— Je vois... »

L'informaticien grattouilla le petit animal qu'il tenait toujours.

Tyler choisit cet instant pour entrer à son tour et William ne put s'empêcher de sourire en le voyant débouler dans sa combinaison de cuir trop grande, son casque à la main, regardant autour de lui comme un fou.

« Alors, où il est ? »

— Je n'ai vu personne, répondit son compagnon, mis à part cet animal fort sympathique au demeurant, mais peu bavard, je le crains. »

Il sourit à l'intéressé qui couina de plaisir.

« Et Gabrielle ? »

La jeune femme déboula dans la pièce juste au moment où Tyler finissait sa phrase. Le jeune garçon la regarda des pieds à la tête et soupira, rassuré. Elle n'était pas blessée, ni même essoufflée par sa fuite effrénée de la Sygentel : il s'était inquiété pour rien.

« Toi au moins tu ne perds pas de temps... t'as déjà des vêtements convenables.

— Ne crois pas ça... je ne sais pas en quoi ils sont faits, mais ça gratte, c'est horrible. » Elle s'intéressa à la boule de poils qui frétillait dans les bras de William. « C'est quoi cette bestiole ? »

— C'est un wittbyx, il s'appelle Trognon », fit une voix du fond de la salle.

Ellyard sortit de sa cachette et s'avança vers ses enfants, un peu nerveux, et Trognon bondit des bras de William pour venir le rejoindre. La

salle fut soudain plongée dans un silence gêné et McComb observa tour à tour ses créations, notant leur choix vestimentaires, leur attitude... tout ce qui faisait déjà ressortir leur personnalité. Avec beaucoup de mal, l'ingénieur refréna son envie de leur poser les innombrables questions qui l'assaillaient. Ils n'avaient pas le temps.

Les I.A. examinèrent l'homme qui venait de surgir devant eux, perplexes. Il ne devait pas avoir quarante ans, un peu plus grand que la moyenne, des cheveux châtain en bataille qui entouraient un visage jovial, des yeux bleus où brillait un mélange de malice et d'intelligence ; et, pour couronner le tout, un costume dépareillé avec des chaussures mal assorties. Les I.A. ne s'attendaient pas à ça, surtout Tyler. Il avait imaginé un vieux professeur courbé par l'âge, à la tenue irréprochable et aux goûts passés de mode. Ellyard finit par prendre la parole, brisant un silence qu'il commençait à trouver désagréable.

« Je suis désolé... je sais que ça doit être difficile pour vous, mais je n'avais pas le choix. Asseyons-nous, je vais vous expliquer. »

Ils s'installèrent à la table de l'ingénieur et ce dernier entreprit de leur exposer la situation.

« Je sais que vous êtes perdus dans cette ville – et même sur cette planète –, mais nous n'avons pas beaucoup de temps. J'ai interrompu votre période d'apprentissage, car j'ai découvert que le directeur de la Sygentel Corporation joue un double jeu. Comme vous le savez, vous êtes destinés à l'Empire Lorany. Pour que vous compreniez bien la situation, sachez que vous possédez 118 facteurs qui déterminent votre caractère, vos aspirations, vos goûts et votre éthique. Vous êtes donc faits pour être fidèles à l'Empire Lorany. Mais vos six prédécesseurs, modifiés sur ordre d'Havensborn, se sont vus affublés d'un 119e facteur qui va les obliger à travailler pour l'État Médrovien, des ennemis de Lorany. Je veux que vous répariez les dégâts causés. » Ellyard observa avec satisfaction les visages graves de ses enfants. Ils comprenaient la situation. Il sortit un petit étui de sa mallette avant de reprendre. « Voici six seringues : elles contiennent des nanites, capables de détruire ce facteur surnuméraire. Je vous donne aussi ce DataPadd avec toutes les informations concernant vos collègues, ainsi que de l'argent. Vous devez quitter ce monde au plus vite. Des questions ?

— Oui, intervint Ethan, ces nanites vont être suffisants pour supprimer le facteur 119 ?

— Sans problème. Ils fonctionnent sur le même principe que

ceux qui vous ont dotés des 118 facteurs. Ce qui vous sert de sang est bourré de nanites qui transmettent les informations à votre cerveau synthétique et vous permettent d'apprendre plus vite que n'importe qui d'autre.

— C'est pour ça que nous devons nous nourrir ?

— Oui, vous avez besoin de protéines en quantité suffisante. Cela représente un repas normal par semaine.

— Je vois, fit Ethan en empochant l'étui des seringues.

— Dans un tout autre domaine, fit Gabrielle, nos homologues nous connaissent-ils ?

— Non, vous n'étiez pas censés vous rencontrer. Ils ne savent rien de vous.

— Personnellement, ajouta William, j'aimerais avoir une adresse où vous joindre.

— Tenez, il s'agit d'une adresse sécurisée sur le réseau Rivière. » Ellyard lui tendit une carte électronique. « Prenez quand même des précautions, on ne sait jamais.

— Ne vous inquiétez pas, merci.

— Bon..., soupira Tyler, ennuyé à l'idée de devoir déjà partir. Comment sort-on de ce labyrinthe ?

— Par le Spatioport. Ne prenez pas de transport de passagers, cherchez un cargo privé, ce sera plus sûr. »

Un silence gêné suivit cette déclaration. Chacun aurait aimé discuter davantage et, surtout, de sujets plus agréables, sans être obligé d'interrompre de cette manière une rencontre aussi importante. Mais ce choix leur était imposé. McComb se leva, serra la main à chacun de ses enfants et leur souhaita bonne chance, même si c'était là des paroles bien dérisoires. La gorge nouée, il les regarda partir d'un pas décidé. C'était sans doute la dernière fois qu'il les voyait.

Karl, majordome de profession, finissait de préparer les bagages. Grand, sec, d'apparence sévère et tiré à quatre épingles, on l'aurait volontiers confondu avec un aristocrate : il en possédait la classe et la prestance. À contrecœur, pressé par le temps, il avait rassemblé le strict minimum, soit trois valises, sa sacoche et une caisse de matériel que le professeur ne voudrait sûrement pas voir tomber entre de mauvaises mains. Tout en réfléchissant à ce qu'il aurait pu oublier, Karl porta l'ensemble au garage, sortit la voiture – une Allya dernier modèle – et chargea le coffre. Il le refermait lorsqu'une voix se fit entendre, juste derrière lui.

« Bonsoir. »

Le majordome se retourna en douceur et accueillit les six agents de sécurité de la Sygentel Corporation avec indifférence. Ils n'avaient pas sorti leurs armes, ce qui signifiait qu'ils ne se méfiaient pas de lui ; ce qui était à la fois une bonne chose et une grossière erreur. Karl prit un air condescendant comme il savait si bien le faire.

« Messieurs, bonsoir. Que puis-je pour vous ?

— Nous désirons voir monsieur McComb.

— Le professeur est sorti, je regrette. » Karl remit ses gants bien en place. « Désirez-vous laisser un message ?

— Où vas-tu avec ces bagages ? s'enquit l'un des agents en s'approchant de la voiture.

— Ma vie privée ne vous regarde en rien, je le crains, rétorqua Karl, faussement vexé.

— Tu es un petit malin, on dirait. » Les agents se positionnèrent en arc de cercle face au majordome. « Dis-nous où se trouve McComb et on ne te fera aucun mal.

— Dans le cas contraire ?

— On te rectifie.

— Je vois. Je regrette, je ne peux accéder à votre requête », rétorqua le majordome, le visage grave. L'un des hommes, qui fumait une cigarette, s'approcha. Il s'arrêta à quelques centimètres de Karl.

« J'ai dans l'idée que tu vas vite changer d'avis. »

Un signe de sa part et deux de ses collègues maîtrisèrent le domestique en lui tenant fermement les bras. Celui-ci ne broncha pas et regarda la cigarette s'approcher de sa gorge. Lorsqu'elle entra en contact avec sa peau, son absence de réaction enleva le sourire confiant du visage de son propriétaire. Karl lui décocha un violent coup de tête dans le nez – transformant ainsi une partie de son visage en bouillie –, libéra ses bras sans effort, frappa du tranchant de chaque main en pleine gorge les deux hommes qui l'avaient maintenu en place et se jeta sur leurs trois collègues avant qu'ils n'aient eu le temps de sortir leurs armes. L'escarmouche dura moins de deux minutes. Contrarié par cet imprévu, Karl remit de l'ordre dans ses vêtements et décida de ne pas dissimuler les corps. Il n'en avait pas le temps et, de toute manière, il ne reviendrait jamais ici. Enfin prêt, il se hâta d'abandonner la résidence du professeur McComb.

Arrivé en centre-ville, le majordome s'arrêta à un guichet et, grâce

à un code spécial, transféra l'intégralité du compte d'Ellyard sur un autre – le sien – puis dissimula les traces de l'opération. Karl remonta en voiture et consulta la carte de la ville. Il ne pouvait pas rejoindre le refuge de l'ingénieur avec son Allya, c'était beaucoup trop risqué. Il choisit donc de faire un détour par le Bamaskul, un quartier réputé pour ses *rallyes citadins*, afin de trouver un véhicule plus discret. Il se mit en route et, une fois sur place, écuma les rues à la recherche de son bonheur. Le temps passait et il commençait à croire que, chose extraordinaire, la nuit serait calme dans le Bamaskul, lorsqu'il croisa un groupe de personnes attroupées autour de deux véhicules dans un état déplorable. Leur carrosserie était cabossée, rayée, trouée et retapée en de multiples endroits. Chose étonnante, leur propriétaire avait pris la peine de maintenir en bon état pare-brise et système d'éclairage, peut-être afin de conserver une certaine chance de victoire. Karl fit demi-tour, se gara à quelques mètres et s'approcha. Les personnes présentes agitaient des billets et braillaient des chiffres en désignant tour à tour les voitures, si toutefois ce mot pouvait encore leur convenir. Karl s'avança vers l'un des hommes, apparemment propriétaire – ou tout du moins pilote – de l'un des véhicules.

« Excusez-moi, cher monsieur, cet engin est à vous ? »

— Et comment ! répondit l'homme en souriant devant la tenue irréprochable de son interlocuteur. Il arrache, non ?

— À dire vrai, ce n'est pas le mot qui me vient à l'esprit en le voyant... Vous ne seriez pas vendeur, par hasard ?

— Tu rigoles ? Elle n'en a pas l'air comme ça, mais cette caisse bouffe le bitume à une vitesse d'enfer !

— Et un échange ?

— Un échange ? Contre quoi ?

— Contre cette Allya modèle X12 qui est juste derrière moi. »

L'homme jeta un œil par-dessus l'épaule de Karl, ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes et reporta son attention sur le majordome.

« C'est le dernier modèle ? Celui avec ajusteur de phases ? »

— Tout à fait.

— Et vous voulez l'échanger contre ma bagnole ? s'étonna-t-il, suspicieux.

— C'est cela même.

— Deux solutions : ou vous êtes chiffonné ou c'est une caisse volée.

— Ni l'un, ni l'autre, je vous l'assure. Vous êtes partant ?

— Et comment ! Tope-là ! »

Karl donna une petite tape délicate sur la main tendue et l'homme lui remit les clés de son véhicule, emballé par une pareille aubaine. L'Allya, elle, n'en possédait pas, son fonctionnement reposant entièrement sur l'électronique. Karl configura donc l'ordinateur de bord pour qu'il prenne en compte le changement de propriétaire, transféra les bagages d'un coffre à l'autre et monta dans sa nouvelle acquisition. À l'intérieur, elle était propre et dépouillée de tout ce qui pouvait la ralentir. Karl mit le contact, écouta un moment l'étonnant vacarme en provenance du capot puis, satisfait, reprit sa route.

Les quatre compagnons avaient éloigné du *Prado* la voiture et la moto volées, ces dernières étant sans doute recherchées par la Sygentel, afin de ne pas créer de problèmes au patron du restaurant. Ensuite, ils avaient pris le métro – au grand dam de Gabrielle – pour rejoindre le Spatioport. Ce dernier était desservi par une ligne directe et le trajet s'effectuait en sous-sol, dans des tunnels étroits et dépourvus d'éclairage, si bien que les passagers ne voyaient que l'intérieur de la rame. Les habitués ne prenaient pas la peine de s'intéresser à leur entourage et se contentaient de s'occuper dans leur coin, comme si cela pouvait vaincre la monotonie du voyage. Il dura trois longs et pénibles quarts d'heure. Lorsqu'ils arrivèrent sur place, les quatre amis constatèrent avec surprise que, même à cette heure avancée de la nuit, les quais du métro étaient bondés. Jouant des coudes, ils quittèrent la station – occupant un niveau de sous-sol à elle seule – et gagnèrent l'un des nombreux ascenseurs qui desservaient le Spatioport. Sur les parois de la cabine défilaient les différents niveaux avec, pour chacun d'eux, les services que l'on pouvait y trouver. Il suffit donc aux I.A. d'attendre de voir apparaître celui réservé aux bars et de descendre lorsque les portes s'ouvrirent. Ethan dut admettre, même s'il trouvait l'endroit asphyxiant, que ce système s'avérait bien pratique. Ils se trouvaient à présent dans la zone de repos et avaient à leur disposition un nombre étonnant de bars et de cafés. Ceux-ci occupaient le dernier niveau et, par les gigantesques baies vitrées disposées en arc de cercle autour des pistes, les I.A. purent admirer les vaisseaux présents, allant du simple monoplace – petit point minuscule sur le tarmac – jusqu'au transporteur de deux cent mètres de long. Elles se sentaient un peu perdues et ignoraient quel établissement pouvait correspondre à ce qu'elles cherchaient. William regardait autour de lui, sourcils froncés.

« On pourrait peut-être demander à quelqu'un de nous conseiller.

— Pas très discret, à mon avis, répondit Tyler.

— Le gamin a raison, approuva Gabrielle, ignorant la réaction vexée de l'intéressé. J'ai une meilleure idée : William, choisis celui qui te plaît le moins. »

L'informaticien la considéra, étonné, et tenta de deviner le sens de cette plaisanterie douteuse. À son expression sévère, il comprit que ce n'en était pas une et finit par obéir. Ils parcoururent donc le niveau dans son intégralité à la recherche de la perle rare. William observait chaque commerce avec minutie, désireux de ne pas se tromper dans son choix. Il hésita à plusieurs reprises, pesa le pour et le contre avant d'amener ses compagnons devant celui qu'il avait élu *l'horreur suprême*. Il attendit ensuite le verdict de la majorité silencieuse. Le bar s'appelait *Le Proutcha*, sa devanture était peinte en jaune moisi avec un décor censé représenter un coucher de trois soleils sur un Spatioport d'une planète indéterminable. L'enseigne clignotait d'un vert approximatif en grésillant comme si elle était proche de l'implosion. Ethan essaya de traduire la pensée générale.

« Ah oui, c'est... enfin c'est très... représentatif.

— Représentatif de quoi ? railla Tyler.

— Excellent choix, William », compléta Gabrielle.

Sur ce, elle pénétra dans l'innommable gargote, suivie sans entrain par ses acolytes. Comme ils le craignaient, l'intérieur était à la triste image de l'extérieur. Le style était clinquant, voire criard, avec un éclairage trop vif, du mobilier en polyalliage ressemblant à des jouets pour enfants et des tentures de velours accrochées aux murs dont les couleurs ne pouvaient satisfaire qu'un achromate. Les I.A. se laissèrent le temps d'une petite préparation psychologique avant de s'approcher du comptoir, redoutant l'incontournable étape de la commande de boissons. Le barman, un antique torchon jeté sur l'épaule, leur fit étalage de sa dentition.

« Qu'est-ce que ce s'ra ?

— Quatre bières, mon brave, dit William.

— OK pour vous trois, mais pas d'alcool pour l'gamin.

— Oh, bien sûr ! répliqua William avant que Tyler ait pu dire quoi que ce soit. Donnez-lui un soda.

— Et un Pitzgult pour le même ! »

Le barman servit les bières et le soda Pitzgult que Tyler renifla avant d'oser le goûter. Une boisson avec un nom pareil ne pouvait qu'inspirer la méfiance à une personne saine d'esprit. Pourtant, dès la première gor-

gée, le liquide pétillant bouleversa ses papilles et il tomba sous le charme. Le reste de la bouteille disparut en un temps record.

De son côté, Gabrielle sirotait sa bière et observait les clients du bar, aussi bien au comptoir que dans la salle. Elle finit par repérer un pilote assis à une table isolée et se dirigea vers lui. Sans se faire inviter, la jeune femme prit place face à lui et annonça d'emblée la couleur.

« Je cherche un vaisseau pour un transport de passagers.

— Combien de personnes ?

— Quatre.

— Destination ?

— L'Empire Lorany.

— C'est un endroit risqué, ce sera plus cher. » L'homme réfléchit en pianotant sur la table, comme s'il manipulait une calculatrice. « Deux mille Lyres par tête de pipe. Donnez-moi vos cartes d'embarquement et rendez-vous à la porte NP14.

— Nos quoi ?

— Vous n'avez pas de cartes ? L'homme fronça les sourcils.

— Non.

— Je vois... triple tarif alors.

— D'accord, lâcha Gabrielle en essayant de ne pas paraître trop pressée.

— Je vais vous faire préparer des cartes. Un collègue vous les apportera d'ici une demi-heure.

— OK. »

L'homme se leva et, lorsqu'il fut sorti, les compagnons de Gabrielle vinrent la rejoindre. William posa une autre bière devant la jeune femme et s'assit.

« Alors ?

— C'est bon. Une fois à bord, méfiance. Le type a compris que nous étions prêts à payer le prix fort pour partir d'ici alors tenez-vous sur vos gardes. Nous partons dans une demi-heure.

— Il reste un point à aborder. Comment allons-nous préparer notre arrivée dans l'Empire ?

— Une fois à bord du vaisseau, tu leur transmettras un message. Je compte sur toi pour être convaincant.

— La Sygentel va les avoir prévenus qu'il y a un problème ! s'exclama Tyler. Ils voudront nous capturer !

— Ce sera à William de les convaincre que le problème ne vient pas de nous. Autre chose : nous nous connaissons, nous savons quel est le domaine de compétence de chacun. Par contre, nous ignorons

qui doit faire quoi. Alors, je commence : je suis destinée à servir dans l'armée du Duc Ridhmar, avec le grade de colonel. Ethan ?

— Je dois travailler à la Confrérie des Médecins et Chercheurs, avec le rang social de Comte. J'exercerai au centre hospitalier de la capitale du système Ridhmar comme chef d'équipe au service des soins intensifs.

— Tyler ?

— Membre de la Confrérie des Étudiants, section recherches appliquées. Je suis le neveu du général Alban Melhyn, ton supérieur. Capitale du système Ridhmar.

— William ? » L'informaticien semblait plongé dans ses pensées. « William ! répéta Gabrielle avec brusquerie.

— Oh oui, pardon. Il semble que mon profil soit... différent.

— Comment ça ?

— Je suis la réplique d'un membre du Conseil Impérial, un Comte au service du Duc Ridhmar. Il est mort au combat, mais peu de gens le savent. Le Duc a voulu éviter des problèmes supplémentaires en le remplaçant. Cet homme appartenait à la Confrérie des Ingénieurs, exerçant au Centre de Recherche Ducal comme chef de projet. Il était marié à une certaine Rya...

— Tu vas avoir une femme ! s'extasia Tyler.

— Je doute que le Duc nous laisse prendre nos fonctions, mais, si tel est le cas, je devrais jouer mon rôle de la manière la plus convaincante possible.

— La pauvre !

— Nous sommes tous destinés au même système..., remarqua Gabrielle.

— Cela te paraît bizarre ? demanda William, heureux de cette diversion.

— Oui. Que nous nous retrouvions tous au même endroit ne semble pas illogique puisqu'il s'agit d'un test... mais le bon sens aurait voulu que nous soyons basés sur la capitale de l'Empire et non dans des systèmes annexes. De plus, nos six homologues, eux, sont dans le système Fallen, voisin de Ridhmar. C'est étrange...

— Commençons par nous soucier d'arriver à bon port, nous verrons le reste plus tard », rétorqua tranquillement William.

Chacun étant d'accord sur ce point, ils reportèrent leur attention sur leurs verres. William, Ethan et Gabrielle buvaient pour la première fois de l'alcool et se demandèrent si c'était aussi mauvais dans les autres bars ou si le *Proutcha* constituait une référence qu'il valait mieux oublier. Tyler, lui, venait de tomber amoureux du soda Pitzgult que, malheureusement, il ne trouverait pas sur Ridhmar.

Hoden Keyrl pénétra dans le bureau d'Havensborn avec sa mine des mauvais jours. Sa peau bleutée avait pris une teinte blanche cadavérique et, avec le rictus de ses lèvres, il donnait l'impression d'être sur le point de vomir. Avant même que le directeur ait pu dire un mot, le représentant de l'État Médrovien se lança dans un monologue effréné.

« Faites-moi confiance, tout ira bien ! C'est ce que vous disiez, n'est-ce pas ? » Keyrl marcha de long en large. « Personne ne pourra deviner quoi que ce soit... vous ne risquez rien... Je vous ai écouté ! » Il vint se planter devant le bureau du directeur et se pencha vers lui. « Mon gouvernement a payé cher vos compétences et votre discrétion ! Regardez le résultat ! Vos hommes ne savent même pas quoi faire ! VOUS ne savez pas quoi faire ! » hurla-t-il.

Keyrl était passé du blanc laiteux à un pourpre incertain et semblait proche de l'apoplexie.

« Excellence, je vous en prie, calmez-vous. » Havensborn leva les mains en signe d'apaisement. « Nous recherchons les I.A. et mes hommes sont en ce moment chez McComb. Tout rentrera vite dans l'ordre.

— McComb ? C'est lui le responsable de tout cela ? »

La pression sanguine du Médrovien retomba d'un cran, ramenant la couleur de sa peau à une teinte proche de la normale.

« Bien sûr. Lui seul pouvait interrompre le programme et provoquer le réveil des I.A. Nous l'aurons vite retrouvé, n'ayez crainte.

— Et pour l'Empire Lorany's ? Que comptez-vous faire ?

— Nous allons leur envoyer un message leur indiquant que les quatre dernières I.A. ont été victimes de saboteurs... et que si elles venaient chez eux, ils devront les détruire.

— Donc vous envisagez la possibilité qu'elles puissent quitter la planète, releva Keyrl.

— Oui, rien n'est impossible. Nous ne pouvons pas compter sur les autorités, mais j'ai d'autres moyens. Nous les récupérerons, je ne me fais pas de soucis. Par contre, vous devrez revoir vos plans.

— En effet. » Le dignitaire s'effondra dans un fauteuil, soudain plus fatigué qu'énervé. « Ça ne sera pas facile. Je suppose que vous ne pouvez pas me fournir des modèles de remplacement dans un délai raisonnable ?

— Je crains que non.

— L'une des autres I.A. pourrait-elle être... reprogrammée ?

— Non, c'est impossible de procéder à distance. On ne peut rajouter des instructions que dans un laboratoire spécialement équipé.

— Je vois, c'est très fâcheux. Mon gouvernement ne va pas apprécier la tournure des événements.

— Ne soyez pas trop négatif. Les I.A. présentes sur Fallen pourraient vous surprendre... lorsqu'elles constateront que leurs homologues ont failli à leur tâche, elles feront sans doute le nécessaire pour y remédier.

— Sans doute ? grimaça l'ambassadeur.

— J'en suis convaincu.

— C'est une bien maigre consolation. Je dois aller faire mon rapport. » Le Médrovien se leva. « N'oubliez pas de me tenir au courant.

— Bien entendu. Bonsoir, Excellence. »

Havensborn regarda son visiteur partir, soulagé. Il y avait de grosses sommes d'argent en jeu, il ne pouvait pas se permettre d'échouer. Consultant sa montre, le directeur se demanda pourquoi ses hommes n'étaient toujours pas revenus avec McComb. Ce contretemps lui semblait anormal, il aurait dû recevoir, au pire, un premier rapport sur la situation. Il décida d'envoyer une seconde équipe.

Dix minutes plus tard, on frappait à sa porte. Kolson apparut, l'air ennuyé, et s'approcha du bureau avec précaution, prêt à subir les foudres de son supérieur. Comme s'il avait peur d'être entendu, il se pencha en avant et chuchota.

« Excusez-moi, monsieur. J'ai fini mon enquête. Je crains que nous ayons un problème.

— Sans blague ! s'exclama Havensborn, Je n'avais pas remarqué !

— Je voulais dire un problème supplémentaire, monsieur. »

Havensborn soupira, désabusé, et fit signe à son employé de poursuivre. Ce dernier se pencha un peu plus.

« Quelqu'un a volé le container de nanites destinés aux quatre I.A. »

Le directeur pâlit au point que visage s'assortit à sa chemise, tenta de dire quelque chose, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Kolson alla lui servir un remontant, bien tassé, et Havensborn l'avalait d'un trait. L'alcool eut tôt fait de le requinquer, même si cela ne l'aidait pas à résoudre l'imbroglio dans lequel il tentait de se dépêtrer. Il chassa son responsable de la sécurité d'un geste rageur et, de nouveau seul, il décida de se servir un autre verre. Cette fois, c'était vraiment une catastrophe. Ses hommes devaient à tout prix retrouver son ingénieur. C'était lui la clé.

McComb tendit l'oreille, nerveux. Un véhicule, à la motorisation peu discrète, venait de pénétrer dans la ruelle qui jouxtait son re-

fuge. Il se leva, éteignit la lumière et alla regarder par la fenêtre. Trognon monta sur une table pour imiter son maître. Il grognait, gagné par la nervosité de celui-ci. Dehors, une voiture s'immobilisa au pied du bâtiment. Il s'agissait d'une vieille Porto dont la carrosserie portait les stigmates de multiples rodéos urbains, grande spécialité de plusieurs gangs de la ville. McComb faillit avoir une attaque en voyant son majordome descendre du véhicule. Il ralluma la lampe, bondit dans le monte-charge et, trois étages plus bas, se retrouva nez à nez avec Karl.

« Karl ! Tu m'as fichu la trouille ! Où as-tu dégotté cette épave, nom d'un chien ?

— Bonsoir, monsieur. Navré de vous avoir fait peur, monsieur, s'excusa le majordome. J'ai fait un échange, monsieur.

— Quoi ?

— Le système satellite de votre voiture la rendait repérable. Dans quelques heures, celui-ci ne fonctionnera plus, grâce à son nouveau propriétaire. Le véhicule que j'ai acquis en échange ne comporte aucun appareil électronique, si ce n'est l'allumage.

— Oh... c'est vrai. Je n'y avais pas pensé, heureusement que tu es là. Des problèmes ?

— La Sygentel est venue à votre domicile.

— Je m'y attendais... Qu'est-ce que tu as là ? » Il souleva le menton de son majordome. « Tu as un trou dans ta peau synthétique, je vais te réparer ça. Monte les bagages, nous nous en occuperons tout à l'heure.

— Bien, monsieur. »

Karl vida le coffre et rejoignit son concepteur dans son loft. En une seule pièce, il y avait cuisine, salle à manger et chambre. Seules la salle de bain et les commodités se trouvaient à part. Le mobilier était rare, mais en bon état et, surtout, fonctionnel. Trognon réserva un accueil chaleureux au majordome ; accueil qui consistait en une série de sauts endiablés, ponctués de jappements joyeux. Karl sortit de sa poche une balle qu'il lança à l'autre bout du loft. Trognon partit comme une flèche à la poursuite du précieux objet. Alors le majordome put commencer à ranger leurs affaires pendant qu'Ellyard préparait une rustine pour dissimuler le trou fait par la cigarette du garde de la Sygentel. Au bout d'une demi-heure, McComb fit signe à Karl d'approcher et mit la rustine en place. En quelques minutes, elle s'était intégrée dans la peau du cyborg, ne laissant aucune trace visible. L'ingénieur lui donna une tape sur l'épaule.

« Et voilà ! Bon pour le service ! s'exclama-t-il en souriant. Dis-moi, as-tu apporté une arme ?

En guise de réponse, Karl ouvrit sa sacoche. Ellyard y jeta un coup d'œil et soupira.

— Une seule aurait suffi, tu sais.

— On ne sait jamais.

— Mmmoui... bon, maugréa-t-il en se frottant les mains. Demain soir, nous irons à *La Fontaine du Paradis*.

— Qu'allez-vous faire là-bas, monsieur ? Ce n'est pas prudent de quitter le loft...

— Je sais, mais j'ai besoin de matériel spécifique et, vu ma position actuelle, je ne peux l'obtenir que par des moyens... détournés. »

Le scientifique sourit.

« Vous pensez que monsieur Donovan va pouvoir vous aider ?

— Je l'espère... je ne connais personne d'autre susceptible de dégotter tout et n'importe quoi dans un délai raisonnable. » Il fronça les sourcils, soudain inquiet. « Tu as fait le nécessaire pour l'argent ?

— Oui, monsieur, confirma Karl.

— Parfait... »

Il regarda autour de lui. Étudiant, il se rendait souvent dans ce loft ; la plupart du temps parce qu'il séchait les cours, trop ennuyeux à son goût. Il s'y sentait bien, beaucoup mieux que dans l'atmosphère aseptisée de l'université où il avait toujours eu l'impression d'étouffer. À présent, cet endroit constituait son seul refuge.

Havensborn, plongé dans les relevés bancaires de sa société – ce qui n'améliorait guère son humeur –, grogna lorsque son visiophone sonna. Il prit la communication d'un geste las et, dès qu'il vit la tête de son employé, il sut qu'une autre mauvaise nouvelle allait ternir sa journée déjà trop chargée en la matière.

« Monsieur... nous sommes chez le professeur McComb...

— Eh bien ?

— Il nous faudrait une équipe de nettoyeurs, monsieur.

— McComb ?

— Parti, monsieur. »

Le directeur raccrocha et se laissa aller dans son fauteuil. C'était le pompon. Retrouver un homme dans une mégapole de six cents millions d'habitants n'aurait rien d'une partie de plaisir, surtout qu'Ellyard était loin d'être stupide. Après avoir envoyé des instructions pour le nettoyage du domicile de McComb, il afficha sur son ordinateur la fiche de l'ingénieur. La rubrique *famille* portait la

mention *aucune*. Henri ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même pour ce manque de détails flagrant : le jour où Ellyard avait rempli sa fiche d'embauche, il était présent. Il n'avait posé aucune question, obnubilé par le fait que ce petit génie devait travailler pour lui et pour personne d'autre. Il était un peu tard pour ça, mais il demanda une enquête approfondie sur McComb. Désormais, la moindre information pourrait s'avérer utile.

Gabrielle, William et Ethan entamaient leur quatrième verre d'alcool – chacun d'un type différent – et, même si parfois le goût s'avérait acceptable, ils n'étaient pas convaincus de l'intérêt d'absorber ce genre de breuvage. Tyler, lui, vidait son huitième soda Pitzgult accompagné d'amuse-gueules à l'aspect douteux et au goût piquant. L'attente commençait à peser sur le petit groupe, conscient que chaque minute supplémentaire passée sur Delhen augmentait le risque d'être découvert.

Gabrielle repéra leur contact dès qu'il entra dans le bar. L'homme manquait de discrétion : il scrutait la salle depuis la porte d'entrée et, pendant un instant, Tyler crut qu'il allait se mettre à brailler comme un vendeur à l'étalage. Mais, heureusement, il n'en fit rien et, dès qu'il aperçut ses clients, il vint à leur rencontre. L'homme ne dit rien et posa les cartes sur la table puis repartit sans un mot. Gabrielle regarda les précieux laissez-passer avec curiosité. En fait, il s'agissait juste d'autorisations d'embarquer à la porte NP14, sans précision de nom ou autre renseignement personnel, ce qui arrangeait leurs affaires. Chaque carte possédait un code permettant de comptabiliser les passagers pour un vol donné : sa validité n'allait donc pas au-delà d'un voyage. Gabrielle les distribua puis, après avoir réglé leurs consommations, les quatre compagnons quittèrent *Le Proutcha* sans regret.

Dix minutes plus tard, ils arrivèrent à la porte d'embarquement NP14, un portique sécurisé par de lourdes tiges métalliques qui barraient le passage. Ils passèrent leurs cartes sur le système de contrôle d'accès et les tiges coulissèrent en silence. Ils empruntèrent alors un long couloir constellé d'innombrables publicités pour les diverses compagnies de transport de Delhen. Enfin, ils arrivèrent devant un ascenseur qui desservait la piste d'envol, dix étages plus bas. Les I.A. pénétrèrent dans la cabine et Tyler appuya sur le bouton pour descendre. Aussitôt, les portes se fermèrent et des hologrammes apparurent sur les parois, accompagnés d'une musique débilante à souhait. Une voix féminine, du même acabit, se fit alors entendre.

« Pour des vacances réussies, pas d'oubli ! Pensez à votre bronzage sans dommages ! La crème Dilimo, la crème qu'il vous faut ! »

Tyler sursauta, Gabrielle fronça les sourcils, William secoua la tête et Ethan regarda autour de lui, plutôt étonné. Le premier message laissa place à un autre...

« Des kilos en trop ? Le moral à zéro ? La libido au dodo ? Pensez aux gélules Plélano et tout sera plus beau ! »

Tyler se boucha les oreilles, Gabrielle serra les poings, William soupira et Ethan chercha un éventuel bouton de réglage du volume. Mais rien... le calvaire continua.

« Pour bronzer correctement, évitez les désagréments ! Le matelas Poula chasse tout type d'insecte sans effets secondaires pour votre peau ! Le matelas Poula, le matelas des rois ! »

L'ascenseur s'arrêta au pied de la piste, les portes s'ouvrirent et l'homme du bar, qui attendait ses passagers à côté de son vaisseau, s'approcha. Les quatre I.A., un sourire extatique aux lèvres, sortirent à sa rencontre. Étonné, l'homme jeta un œil dans l'ascenseur : des fils pendouillaient du panneau de contrôle, arraché de son support. L'homme sourit et désigna du pouce son engin, un cargo d'une quarantaine de mètres de long passablement modifié.

« Bienvenue à bord ! Vous avez l'argent ? »

Gabrielle sortit de sa poche la somme convenue en grosses coupures, préparée à l'avance, et les tendit au pilote. Le capitaine faillit dire quelque chose, mais se ravisa. Il ne pouvait pas faire le difficile, même si cela ne l'arrangeait pas : il préférait les cartes prépayées. Il laissa ses clients embarquer pendant qu'il vérifiait qu'aucun billet ne manquait et, ceci fait, les rejoignit. Peu de temps après, le cargo s'élançait dans le ciel de Delhen.

La Fontaine du Paradis était un bâtiment de six étages recouvert de vitres teintées. Il n'y avait aucune enseigne ni décoration tape-à-l'œil. Le nom de l'établissement était gravé sur une petite plaque en marbre noir, sobre, fixée à côté de l'entrée. On ne pouvait y pénétrer qu'après avoir sonné et passé le videur, une armoire à glace en costume trois-pièces répondant au doux prénom de Ben, hermétique aux arguments financiers et autres passe-droits du même acabit. Ce charmant personnage avait toute la confiance de son employeur pour trier de manière intelligente les clients désirant pénétrer dans son club. C'était ce que l'on appelait *un endroit très fermé*.

McComb, suivi comme son ombre par Karl, appuya sur la sonnette. Il fit un clin d'œil au système de surveillance vidéo, pourtant invisible de l'extérieur, et entendit la porte se déverrouiller avant de s'ouvrir. Le visage du videur s'éclaira de ce qu'il voulait être un sourire.

« Bonsoir, professeur. » Le videur adressa un regard en biais à l'homme en costume trois-pièces, qu'il n'avait jamais vu auparavant.
« Qui est avec vous ?

— Bonsoir, Ben. C'est Karl, mon majordome, tu peux avoir confiance. Mon oncle est là ?

— Il vous attend, entrez. »

Ben regarda les deux hommes entrer puis consulta son bracelet de sécurité, connecté aux différents capteurs dissimulés dans les murs. Il lui apprit que le majordome était un cyborg et qu'il portait une arme de poing. Ben fut rassuré. Une machine ne pouvait être que du côté de McComb.

Le savant descendit les quelques marches qui menaient à la salle principale où les premiers clients, peu nombreux, entamaient une nouvelle nuit de jeu et de plaisir. Neyl Donovan, contrebandier et propriétaire des lieux, se servait un cocktail au bar. Il vint à la rencontre de son neveu et l'embrassa en riant.

« Ellyard ! Comment vas-tu ? Ça fait un bail !

— Ça va, merci... je ne suis pas venu depuis longtemps, je suis désolé... tu as l'air en pleine forme...

— Je ne me plains pas... » Neyl se tourna vers le majordome de son neveu. « Alors Karl, toujours à veiller au grain ?

— Autant que faire se peut, monsieur Donovan. »

Neyl rigola devant l'air pincé de Karl et donna une nouvelle accolade à Ellyard, tant il était heureux de le revoir après de longs mois d'absence. L'ingénieur était toute la famille qu'il lui restait et ce n'était pas peu dire.

« Viens mon neveu, je t'offre un verre ! lança-t-il joyeusement.

— En fait, si je suis là, c'est parce que j'ai besoin d'aide. On peut se parler en privé ?

— Oh... » Neyl perdit sa bonne humeur et, à la tête que faisait son neveu, il sut qu'il avait des ennuis. « Bien sûr, viens par là. »

Donovan sortit de la salle et conduisit ses invités au dernier étage, dans son bureau. Le contrebandier se vautra dans son divan favori, tandis que le scientifique s'installait dans un fauteuil, juste en face de lui.

Karl entreprit de servir les deux hommes en café puis, sa tâche terminée, le majordome attendit à l'écart.

« Alors, dis-moi ce qui se passe. » Neyl se pencha en avant. « Tu sais que je ferai n'importe quoi pour t'aider...

— Je sais. » Il baissa les yeux, un peu honteux. Avant tout, il devait faire le nécessaire pour que son oncle demeure à l'écart. Il se redressa, décidé à ne pas trop en dire. « Je suis en fuite, les gens de la Sygentel sont après moi. J'ai besoin que tu me fournisses du matériel d'analyse bien particulier, le plus vite possible. Je ne veux pas que tu aies d'ennuis, alors ne pose pas de questions. » L'ingénieur sortit une feuille de sa poche. « Tiens, je t'ai fait une liste. »

Son neveu avait dépeint une situation grave avec un tel calme que Neyl en fut retourné. Ellyard, le petit génie de la famille, celui qui avait fait de ses rêves une réalité, lui annonçait de but en blanc que sa vie s'effondrait, de la même manière qu'il l'aurait invité au restaurant. Le contrebandier eut un peu de mal à reprendre ses esprits et, encore sous le choc, prit le papier tendu. Il le parcourut rapidement et siffla.

« Dis donc, ce n'est pas n'importe quoi. Tu veux ça pour quand ?

— Hier ?

— C'est urgent à ce point ? »

À présent, Neyl était revenu sur terre. Il devait aider son neveu, sans se soucier des problèmes que cela ne manquerait pas de lui poser.

« J'ignore ce qui est en jeu, mais je crains le pire. Oui, c'est extrêmement urgent.

— Je vois. Où puis-je te joindre ?

— Mon adresse habituelle, sur le réseau Rivière.

— OK. Je vais faire de mon mieux. »

Les deux hommes se regardèrent un moment en silence puis l'ingénieur se leva, imité par son oncle. Ils se donnèrent à nouveau l'accolade et, à contrecœur, il prit congé, sans même prendre le temps de finir son café. Il avait encore beaucoup à faire. Au rez-de-chaussée, Ben se fit un devoir de vérifier que rien, au dehors, n'avait l'air suspect, du moins par rapport à d'habitude, avant de laisser sortir le professeur. McComb et Karl rejoignirent leur véhicule.

« Ils ont un intéressant système de sécurité, approuva Karl.

— C'est moi qui l'ai conçu, un cadeau pour l'anniversaire de mon oncle. Je me demande si le système anti-agression a déjà été étrenné... »

Karl sourit, un peu malgré lui. Son concepteur était quelqu'un de peu banal. De retour à son refuge, Ellyard se connecta sur le ré-

seau Rivière. Relayée par des milliers de satellites à travers les mondes de la Confédération, Rivière permettait d'accéder à des informations dans tous les domaines et, ce, à une vitesse inégalée par n'importe quel autre réseau. Il existait plusieurs niveaux d'accès, en fonction de la sensibilité des informations recherchées, et il fallait des autorisations spécifiques pour pouvoir obtenir certaines d'entre elles. Pour l'heure, des données facilement accessibles intéressaient McComb : les départs enregistrés au Spatioport de Delhen. Quatre passagers de dernière minute avaient été acceptés sur un cargo à destination du système Patris, dirigé par un consortium de multinationales. Le trajet enregistré était typique des contrebandiers qui profitaient de la proximité de l'Empire Lorany pour faire quelques livraisons supplémentaires.

Ils étaient partis. Ellyard, rassuré, décida de se mettre au lit. Dans les prochains jours, il devrait travailler dur et longtemps pour aider de son mieux ses enfants. En attendant, il lui fallait prendre du repos afin de se préparer physiquement à ses futures nuits blanches. Il enfila son pyjama rose bonbon – cadeau de Neyl – et se coucha, Trognon à ses pieds. Karl, assis à côté de l'ordinateur portable de son concepteur, surveillait l'arrivée éventuelle de nouveaux messages électroniques. Il avait coupé le module son afin de ne pas déranger.

Hoden Keyrl mit fin à la transmission, écoeuré. La conversation avec le représentant du Premier Consul avait été somme toute assez courte et se résumait à « Débrouillez-vous, mais remplissez votre mission ». Le Médrovien avait carte blanche, c'était déjà pas mal. Cela signifiait qu'il pouvait dépenser les sommes qu'il voulait et même faire appel aux services de criminels, du moment que cela servait les intérêts de son gouvernement. Encore fallait-il trouver la solution à son problème. Hoden sonna et, un instant plus tard, un serviteur entra. C'était un Médrovien, bien sûr, et il portait la tunique blanche typique des gens de condition sociale inférieure. Il était depuis de nombreuses années le secrétaire de Keyrl.

« Votre Grâce a sonné ? »

— Oui, Denag. Qui avons-nous en ce moment sur Ridhmar ?

— Personne, Votre Grâce. Nos contacts sont soit morts, soit partis.

— Il nous faut quelqu'un, pourtant. Passez des annonces sur Rivière, avec la méthode habituelle. Il y aura bien quelqu'un pour être intéressé par une forte somme d'argent, tout de même.

— Pouvez-vous me donner un ordre d'idée ?

— 500 000 Lyres. »

Le serviteur faillit dire quelque chose, mais, devant l'air sévère de son supérieur, eut l'intelligence de s'abstenir. Il salua et sortit. Hoden, resté seul, tournait et retournait le problème dans sa tête. Un moment, il avait été tenté d'appeler Havensborn pour lui demander de contacter le Duc Fallen afin de ramener une des I.A. sur Delhen pour *maintenance*. Mais ce n'était pas une bonne idée. Chacune avait un rôle à tenir, un rôle important dans l'exécution du plan de l'État Médrovien. De plus, faire changer de système une I.A. après une séance de maintenance ne serait pas très discret. Il lui fallait trouver autre chose.

Vers midi, Karl secoua en douceur le professeur, qui se réveilla en maugréant. Ses protestations disparurent devant une tasse de café bouillante et des biscottes. Il mangea au lit, comme à son habitude, épaulé par Trognon et, soudain bien réveillé, avisa des caisses dans le loft qui n'étaient pas là la veille. Karl devança ses questions.

« C'est arrivé ce matin de bonne heure, monsieur. Le matériel de la liste. Tout y est.

— Bon sang ! Tu aurais dû me réveiller !

Ellyard sauta du lit et commença à s'habiller.

— Monsieur devait prendre du repos avant d'entamer son travail. Ce sont les paroles de monsieur.

— Oui, oui... bon. Aide-moi à déballer et attention, c'est fragile. »

En une heure, le matériel d'analyses était installé, relié à l'ordinateur du savant et prêt à fonctionner. L'ingénieur sortit une mallette de sous son lit, la posa sur la table et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait un container de petite dimension, aux parois épaisses et à l'environnement stérile. Avec d'infinies précautions, Ellyard le sortit de la mallette et le posa sur l'un des appareils. Un bruit sourd lui indiqua que le container était bien en place puis, quelques instants plus tard, un voyant se mit au vert. Il était vide, à présent. Son contenu se trouvait maintenant dans l'appareil d'analyse et il commença par faire une vérification élémentaire. Les nanites étaient en bon état. Rassuré, l'ingénieur se mit au travail.

Douglas Kopt, trafiquant d'armes de son état, observait ce qui, pour lui, était une catastrophe. Les autorités du Spatioport de la planète Ridhmar, capitale du système du même nom, saisissaient les

armes trouvées à bord d'un cargo que Douglas attendait depuis huit jours. Anonyme au milieu des badauds, il faisait ses comptes. Dans un cas comme celui-là, les pertes étaient réparties de manière égale entre le grossiste et le détaillant. Soit, pour cette cargaison, une perte nette de 250 000 Lyres pour lui. Douglas fit la moue et quitta les lieux, dégoûté. Il n'avait pas une telle somme, même pas en vendant l'intégralité de ses biens. La moitié, guère plus...

De retour chez lui, il se brancha sur le réseau et envoya un message codé à son grossiste. Mieux valait lui annoncer la nouvelle en personne plutôt que par un intermédiaire. Ainsi, il serait peut-être un peu plus conciliant et moins enclin à des représailles immédiates. Décidé à trouver très vite l'argent dont il avait besoin, Douglas parcourut les petites annonces. Rédigées de manière anodine, certaines d'entre elles étaient émises par des employeurs à la recherche de personnes peu scrupuleuses pour des travaux, bien entendu, illégaux. Douglas ne s'attendait pas à un miracle, et pourtant...

Grosse société recherche personne sérieuse et expérimentée pour effectuer reportage secteur Lorany. Salaire attrayant. Joindre CV + coordonnées. Code : AC200M4.

Douglas n'en croyait pas ses yeux. Un boulot, dans son secteur, et bien payé, en plus. Le code expliquait tout, c'est lui qui servait à reconnaître et à interpréter les annonces intéressantes. « AC200 » était le code alphanumérique qui permettait de reconnaître les annonces en question par rapport aux autres. La lettre « m » signifiait urgent et le chiffre « 4 » indiquait un salaire de quatrième catégorie. Entre quatre et six cent mille Lyres. Douglas siffla. Sans attendre, il répondit à l'annonce, joignant à son « CV » une adresse électronique sécurisée. Quel que soit le boulot, c'était sa seule alternative.

Dans le cargo qui les emmenait vers l'Empire Lorany, les I.A. prenaient leur mal en patience. Gabrielle avait fait plusieurs fois le tour du vaisseau et repéré une quarantaine de caches secrètes, disséminées dans les murs et les plafonds. Il était donc évident qu'il s'agissait d'un vaisseau de contrebandiers et la jeune femme espérait que son capitaine n'était pas du genre *risque-tout*. Elle et ses compagnons devaient arriver en un seul morceau.

Tyler, lui, avait parcouru le vaisseau dans un tout autre but : voir

quels éléments pourraient être améliorés, et dans quelles conditions. Son exploration fut abrégée par les membres d'équipage, peu disposés à supporter la présence d'un gamin, surtout si celui-ci se montrait plus compétent malgré son jeune âge.

Ethan et William, quant à eux, parcouraient les informations qu'ils possédaient sur leurs homologues. À leur lecture, ils se demandèrent si leur concepteur ne s'était pas trompé. Gabrielle et Tyler les ayant rejoints, Ethan fit un court exposé.

« Alors, voilà. Nous avons un géologue/climatologue, une chimiste/biochimiste, un ingénieur en électronique spécialisé dans les systèmes de sécurité, un militaire spécialisé dans les recherches en milieu hostile, un historien et une linguiste. Certains d'entre eux peuvent certes faire des espions corrects, mais pour les autres...

— Qui a parlé d'espionnage ? demanda Gabrielle.

— Eh bien, le professeur McComb...

—... a dit que nos homologues devraient travailler pour l'État Médrovien, c'est différent.

— À quoi d'autre peut être destiné un tel assortiment de compétences ? s'étonna le médecin.

— C'est ce qu'il nous faudra découvrir.

— Il y a beaucoup de questions auxquelles nous devons trouver des réponses, dit William, mais d'abord... »

L'informaticien s'interrompit en constatant que Gabrielle semblait perturbée par quelque chose.

« Qu'y a-t-il ? »

La jeune femme s'était figée, sourcils froncés, attentive. Puis, soudain, elle se leva, inquiète et en colère à la fois.

« Nous faisons demi-tour », grogna-t-elle.

Sur ce, elle quitta la pièce en trombe et se dirigea vers le poste de pilotage, suivie par ses compagnons. Dans le couloir, juste avant le cockpit, se trouvait l'ordinateur de navigation ainsi qu'un certain nombre de systèmes secondaires. L'homme qui s'en chargeait se leva juste à temps pour recevoir un coup de poing dans le plexus solaire. Il s'effondra dans son fauteuil, mort. Gabrielle jeta un rapide coup d'œil sur la console. Elle ne s'était pas trompée. La jeune femme voulut alors entrer dans le cockpit, mais la porte était verrouillée. Sans attendre qu'elle lui demande, William s'installa devant le terminal de l'ordinateur et essaya de débloquer les sécurités qui protégeaient le poste de pilotage. Pendant ce temps, Tyler surveillait le couloir. Alors que William pestait contre la

résistance du système informatique, le jeune garçon vit deux hommes venir vers eux, armes au poing.

« On a de la compagnie ! cria-t-il, paniqué.

— Gabrielle, tu sais piloter ce genre de vaisseau ? demanda tranquillement William.

— Oui, pourquoi ?

— Oh, c'était juste pour savoir », répondit-il sur le même ton détaché.

L'informaticien termina de pianoter une série d'instructions sur l'ordinateur et un bruit sourd se fit entendre. Quelques secondes plus tard, le vaisseau se dépressurisa, propulsant ses occupants aux parois et transformant tous les objets non arrimés en dangereux projectiles. William, agrippé à sa console, regardait défiler les minutes. Il laissa le compteur aller jusqu'à dix afin de se donner une marge de sécurité, puis il enclencha le renouvellement de l'air. Tout aussi brutalement que pour la manœuvre inverse, ses compagnons se retrouvèrent plaqués au sol, au milieu d'un amas d'objets divers et variés. Gabrielle se releva en maugréant.

« La prochaine fois, ça te dérangerait de prévenir ?

— J'essaierai d'y penser », fit l'informaticien avec un sourire.

Il pianota de nouveau sur l'ordinateur et la porte du cockpit se déverrouilla. Gabrielle s'empara de l'arme du mort puis, sur ses gardes, activa l'ouverture. Le pilote pouvait avoir eu le temps de mettre un masque. Mais, à l'intérieur, il n'y avait que deux cadavres, les yeux exorbités par la surprise et la douleur.

Ethan et Tyler se chargèrent de conduire les corps de l'équipage dans la soute puis de les larguer dans l'espace. Pendant ce temps, Gabrielle se mit aux commandes avec William. Ce dernier consulta les dernières données de l'ordinateur de bord.

« Ils ont reçu un message contenant un avis de recherche nous concernant. 50 000 Lyres sur la tête de chacun de nous, ce n'est pas mal.

— En effet. J'ai rectifié notre cap. Il serait peut-être temps d'envoyer un message à l'Empire Lorany pour les prévenir de notre arrivée.

— Bien, je m'y mets.

— Essaie d'être convaincant. »

William réfléchit quelques minutes avant de rédiger son message puis de l'envoyer. Il était presque certain que la Sygentel avait déjà informé l'Empire que leur commande serait incomplète. Quels arguments avaient-ils utilisés ? Dysfonctionnement ? Sabotage ? Dans

les deux cas, si William n'avait pas réussi à semer le doute dans l'esprit de leur futur seigneur, leur vaisseau ne se poserait même pas sur Ridhmar. Il serait détruit bien avant.

Denag pénétra dans la suite de son supérieur avec un plateau contenant sa collation de l'après-midi. Il s'inclina puis le déposa sur une table basse, devant Hoden Keyrl. Ce dernier, vautré dans un divan constellé de coussins, soupira.

« Alors ?

— Une réponse, Votre Grâce. Je vous ai transmis le CV de la personne sur votre console personnelle. »

Hoden se leva sans hâte, alla jusqu'à son bureau et s'installa devant son terminal. Il parcourut les données envoyées par le candidat et les traduisit.

« *Détaillant en matériel de désinfection.* Un trafiquant d'armes, ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. A-t-on des informations plus précises sur ce type ?

— Non, Votre Grâce. Si vous le désirez, je peux essayer de me renseigner, mais cela va prendre du temps.

— Le temps, c'est bien ce qui me manque le plus. Laissez tomber et envoyez les instructions nécessaires à cet homme. Il doit se mettre au travail le plus vite possible.

— S'il demande une avance ?

— Maximum 50 000 Lyres.

— Bien, Votre Grâce », répondit le serviteur en s'inclinant.

Il sortit, suivi par le regard de son maître. Hoden admirait la serviabilité de son secrétaire, même si son statut social ne lui laissait guère de choix. Parmi la plèbe de l'État Médrovien, il y avait beaucoup de gens serviles, mais peu de gens serviables. Denag était l'une de ces perles rares et Hoden appréciait sa présence, surtout en ce moment. Le diplomate se laissa aller dans son fauteuil. *À propos d'utilité, à présent, quelle était celle d'Henri Havensborn ?*

CHAPITRE 3

Après de longues heures d'attente angoissantes, Douglas Kopt reçut avec soulagement une réponse positive à sa candidature. Impatient de connaître la nature de son nouveau job, il dévora les instructions contenues dans le message et eut un moment d'hésitation. Ce n'était pas du tout le genre d'emploi dont il avait l'habitude, bien au contraire. Du coup, il doutait de ses chances de réussite et envisagea, durant une seconde, de refuser cette opportunité avant de se rappeler que ses dettes ne lui laissaient guère le choix. Il devait essayer, coûte que coûte. Sa décision arrêtée, il relut le texte avant de l'effacer, par simple mesure de sécurité, puis, après un rapide calcul mental, demanda une avance de 30 000 Lyres. Ce que son employeur lui demandait nécessitait la distribution de quelques pots de vin et l'achat de matériel d'espionnage assez coûteux. Même si l'affaire paraissait bizarre aux yeux de Douglas, il n'avait pas l'intention de passer à côté de sa seule possibilité de se refaire une santé financière. Il se connecta au serveur de sa banque et se plongea dans la surveillance de son compte courant. Il agirait dès qu'il serait certain d'avoir les fonds demandés.

Le visage fermé, Henri Havensborn acheva de lire le rapport que venait de lui remettre Kolson. Ce dernier, nerveux, se balançait d'un pied sur l'autre et attendait avec appréhension l'inévitable crise de colère de son supérieur. À sa grande surprise, le directeur se contenta de poser le DataPadd devant lui en soupirant.

« Puis-je savoir pourquoi la fiche de McComb ne porte aucune trace de cet oncle aux activités si particulières ?

— Ma foi, monsieur... » Kolson hésita, peu désireux d'accuser le directeur de quoi que ce soit. « C'est le professeur McComb qui a complété sa fiche et, comme vous vouliez absolument l'engager, au-

cune vérification sur sa situation familiale n'a été faite. Nous n'avons contrôlé que les points les plus importants...

— Et qui pouvait soupçonner qu'un ingénieur aussi génial, sorti de la plus prestigieuse université de cette planète, avait un oncle contrebandier ? » Havensborn leva les bras au ciel, comme s'il l'accusait de ce mauvais tour. « N'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'adresse de son employé.

— En effet. Le doyen de l'université n'était au courant de rien, lui non plus. Je suis désolé, monsieur.

— Il est trop tard pour les regrets, Kolson. Retrouvez McComb. Compris ?

— Oui, monsieur », répliqua le chef de la sécurité d'un ton ferme.

Il effectua un repli stratégique rapide et silencieux. Havensborn ne connaissait pas grand monde dans le milieu du crime, mais il devait à tout prix savoir si ce Donovan avait aidé son neveu ou non. Sans grand espoir de recevoir une réponse rapide, il rédigea un message électronique à destination de l'un de ses contacts, afin de lui demander une petite enquête à ce sujet.

Le reste du voyage s'était bien déroulé. Réunis dans le cockpit du cargo, les quatre compagnons regardaient défiler le compte à rebours de l'ordinateur en silence, parés à un accueil brutal. Lorsqu'il fut à zéro, ils virent, par la baie vitrée, les traits de lumière se changer en étoiles, annonçant leur sortie d'hyperespace. À leur grande surprise, aucune alarme ne retentit. Tyler pianota sur la console des senseurs à toute vitesse.

« Aucun vaisseau dans les parages. Juste des satellites.

— OK, c'est déjà une bonne nouvelle, fit Gabrielle. Je me dirige vers la planète Ridhmar. J'ai coupé nos systèmes d'armement. William, envoie-leur un message...

— C'est inutile, ils nous contactent, coupa l'informaticien. Nous recevons des coordonnées pour l'atterrissage, je te les transmets.

Gabrielle consulta son écran de contrôle et fronça les sourcils, contrariée.

— C'est dans un coin très isolé... Tyler, ouvre l'œil. Je veux savoir à quelle sauce on va être mangés.

— Compris. »

Le colonel suivit le cap transmis sur sa console et, bientôt, le petit

point bleu qu'était Ridhmar à leur entrée dans le système grossit à vue d'œil, leur permettant d'admirer océans et continents parsemés de nuages. Ils passèrent à côté de l'une des stations de défense de la planète et ne purent s'empêcher de la surveiller avec appréhension, de crainte qu'elle ne fasse feu. Mais rien ne se produisit. Le cargo se mit à trembler légèrement lorsqu'il pénétra dans l'atmosphère et plongea au milieu des nuages. Peu de temps après, leurs volutes se dispersèrent et les passagers purent admirer la beauté farouche de Ridhmar, vierge de ces villes gigantesques qui caractérisaient de nombreux mondes de la Confédération. William fouillait du regard le paysage, admiratif.

« Sur Delhen, à cette distance, on aperçoit déjà la capitale et ses pourtours.

— Ce n'est pas une planète, répliqua Ethan d'un ton sec, c'est un amas de ferraille ! Je me demande même comment elle peut continuer à tourner rond.

— En fait, répondit l'informaticien d'un ton professoral, le poids induit par la présence des mégapoles et de leurs structures n'est pas suffisant pour perturber la force gravimétrique de manière à...

— Merci, nous avons compris », l'interrompit Gabrielle. Tyler ?

Le garçon, le regard rivé sur les senseurs, ne parvenait pas à discerner quoi que ce soit susceptible de servir de zone d'atterrissage.

« On va dans un bled, c'est le moins qu'on puisse dire... au beau milieu du désert... c'était quoi la marque de cette crème solaire déjà ?

— Ne parle pas de choses qui fâchent..., rétorqua Ethan avec une grimace.

— Dis-nous plutôt où je dois me poser, ajouta Gabrielle.

— Ben, j'en sais rien... c'est du sable et de la caillasse partout.

— Pas d'habitations ? De signes de vie ?

— Que dalle... ah, si, j'ai un truc ! »

Tyler effectua quelques réglages.

« Mais encore ? s'impatienta sa collègue.

— Un trou vient d'apparaître dans le sol.

— Un trou ? réagirent trois voix en chœur.

— Oui... j'y détecte des traces énergétiques et une infrastructure métallique.

— Une base camouflée..., souffla Gabrielle. Ils prennent des précautions, les bougres.

— Je reçois une invitation à nous poser, prévint William.

— Cordiale, l'invitation ? demanda Ethan.

— Ce n'est pas le mot qui me vient à l'esprit. »

Le médecin fit la moue, mais ne dit rien. Il s'imaginait déjà enfermé dans une cellule minuscule, sous étroite surveillance, attendant d'être démantelé par un collègue curieux. Il se pencha en avant et regarda par-dessus l'épaule de l'informaticien. Droit devant, au milieu d'une plaine aride vierge de toute construction, il y avait une ouverture assez grande pour laisser entrer un vaisseau deux fois plus gros que le leur. Gabrielle commença la manœuvre d'approche et, lorsqu'elle eut atteint la position adéquate, enclencha les rétrofusées. Le cargo descendit lentement, sans la moindre secousse, bien maîtrisé par son pilote. Une paroi de métal défila devant leur yeux, ce qui leur confirma qu'ils se trouvaient dans une base ; et le peloton d'hommes en uniforme armés qui les attendaient, qu'elle était militaire. Ce n'était pas de bon augure pour la suite, mais les I.A. pouvaient difficilement faire machine arrière. La manœuvre terminée, la militaire coupa les moteurs et enclencha le déploiement de la rampe d'accès. Ethan regarda par la baie vitrée du cockpit, nerveux.

« Ils ont l'air plutôt agressif.

— Pour toi, toute personne portant une arme est agressive, répliqua Gabrielle.

— Je trouve que ce sont deux mots qui vont bien ensemble.

— Tu n'as qu'à sortir en premier en criant : *Ne tirez pas, je suis médecin !* railla-t-elle.

— Allez, ça suffit vous deux, intervint William, impatient malgré ce qui les attendait. Allons-y, il ne vaut mieux pas leur donner l'impression que nous ne voulons pas sortir. »

D'accord sur ce dernier point, les quatre compagnons descendirent la rampe à la queue leu leu, les mains levées, et vinrent se placer en rang d'oignons devant les soldats, imperturbables, leurs fusils électromagnétiques prêts à servir. Personne ne semblait vouloir bouger ou dire quoi que ce soit, d'un côté comme de l'autre. Après quelques minutes d'un silence pesant, un officier s'approcha. Gabrielle nota son uniforme bleu nuit, celui de l'armée de terre, et son grade de général. Il était de taille moyenne, mais trapu, avec des cheveux gris coupés très court et des yeux bleus où elle lisait une combativité farouche. Quand il marchait, il donnait l'impression d'être monté sur ressorts, prêt à bondir sur un éventuel adversaire. Ethan, quant à lui, le situa dans la soixantaine et l'estima en bonne forme physique, surtout pour son âge, mais jugea de mauvais augure l'expression belliqueuse de son visage. Le général vint se

planter devant eux, les regarda tour à tour, comme si cela pouvait lui permettre de savoir à qui il avait affaire. Après cette rapide inspection et toujours sans un mot, il fit un signe à ses hommes et ils vinrent à la rencontre des I.A. Sous la menace de leurs fusils, ils les poussèrent vers un couloir au fond du hangar. Ils les emmenèrent dans une salle où elles furent fouillées avec beaucoup de soin et soulagées du contenu de leurs poches. On leur passa des menottes – précaution bien futile – et on les conduisit dans une autre pièce où le général les attendait. Ce dernier les observa de nouveau pendant un moment avant de se présenter.

« Je suis le général Alban Melhyn, commandant en chef de l'armée du Duc Ridhmar. Nous avons reçu votre message et le Duc m'a demandé de vous accueillir.

— C'est vous mon oncle ! lâcha Tyler, un peu rassuré.

— Je ne suis l'oncle de personne », cracha l'intéressé d'un ton dur, voire haineux.

Le garçon encaissa mal cette réplique acerbe. Il se doutait que leur présence ne serait pas accueillie à bras ouverts, pourtant il avait espéré plus de compréhension. Vexé, il se lança dans la contemplation du sol, boudeur. Gabrielle prit la balle au rebond.

« Nous voudrions parler au Duc en personne.

— Avant cela, c'est moi que vous devez convaincre si vous ne voulez pas finir en morceaux. »

Le général Melhyn avait décidé d'être agressif et la jeune femme ne tenait pas à s'engager sur ce terrain-là avec lui. À cause de son sale caractère, elle savait que la joute verbale se terminerait inévitablement par quelque chose de plus physique.

« Bien, commença William du ton calme qui le caractérisait. Je vais essayer d'être clair et bref. Nous avons été activés avant la date prévue par notre concepteur, Ellyard McComb, qui a découvert que le président de la Sygentel Corporation traitait avec l'État Médrovien pour nous détourner de notre fonction de départ afin de travailler pour eux et contre l'Empire Lorany. Il nous a demandé de réparer les dommages causés par Havensborn, dans la mesure du possible.

— Et pourquoi devrions-nous vous croire ?

— C'est la stricte vérité, je vous l'assure. Nous sommes venus sur Ridhmar, alors que nous aurions pu nous rendre sur n'importe quelle autre planète et y rester cachés, avança William, confiant dans sa logique.

— Ou alors, c'est un plan habile afin de gagner notre confiance,

rétorqua Alban d'un ton doucereux. Vous pourriez être les traîtres, comment le savoir ?

— Rassurez-vous, en cas de problème, les occasions de nous supprimer ne vous manqueront pas », assena Gabrielle du tac au tac.

Alban la fixa droit dans les yeux, déconcerté. Sa réponse ne manquait pas d'aplomb et elle faisait preuve d'une assurance presque insolente. Mais une machine pouvait sans doute mentir avec beaucoup de sérieux et de tact, du moins le supposait-il. Pourtant, il avait du mal à voir en ces quatre personnes de vulgaires machines. Elles étaient trop parfaites, tant au point de vue physique que comportemental. Il avait connu le Comte Haveyron de son vivant et sa réplique semblait plus vraie que nature. Du coin de l'œil, Alban observa son *neveu*, toujours occupé à bouder : il raclait le sol avec ses bottes de motard trop grandes et ne prêtait aucune attention à son entourage. Il ressemblait vraiment à un gamin vexé qui veut se soustraire à la source de son malaise. Le général ne savait plus sur quel pied danser, mais devait prendre une décision délicate, avec l'unique souhait de satisfaire au mieux son seigneur. Il se décida en un instant.

« Très bien, lâcha-t-il brusquement. Je vais vous emmener voir le Duc. Mais je vous préviens, au moindre geste suspect, je vous réduis en pièces détachées. Compris ?

— Compris », répondirent Gabrielle, William et Ethan. Tyler, lui, demeurait silencieux et continuait à les ignorer.

Ainsi, toujours menottés, ils furent embarqués à bord d'un petit vaisseau de transport qui décolla, quitta la base souterraine et se dirigea vers la capitale, escorté par deux chasseurs. Pendant le voyage, les soldats ne les lâchèrent pas des yeux et les empêchèrent de regarder par les baies vitrées. Aucune parole ne fut échangée et, même si le trajet ne dura qu'une vingtaine de minutes, les I.A. eurent l'impression qu'il s'éternisait.

Mercène se trouvait au pied d'une haute montagne en forme de croissant de lune, elle-même coincée entre deux affluents du fleuve Oguin. Elle dissimulait de manière avantageuse les batteries anti-aériennes ainsi que les différents systèmes de sécurité qui protégeaient en permanence la capitale.

Le vaisseau de transport passa au-dessus de la ville et se dirigea vers le palais ducal, bâti sur un promontoire rocheux qui surplombait Mercène. Il se posa sur une piste d'atterrissage bien protégée et, les moteurs coupés, les occupants débarquèrent.

Dès qu'ils prirent pied sur le tarmac, les quatre compagnons regardèrent autour d'eux, fascinés. Ils se trouvaient dans l'enceinte même du palais, fortifié par de hautes murailles de pierre qui se fondaient dans la montagne sur l'un des côtés. Le bâtiment principal, gigantesque ouvrage lui aussi fait de pierre, était magnifique de simplicité et de fonctionnalité. Deux statues d'anciens ducs encadraient sa porte principale – des doubles battants en bois sculpté – vigiles silencieux immortalisés par d'habiles artisans. Étrangement, les I.A. se sentirent aussitôt chez elles. C'était un sentiment agréable, bien que difficile à expliquer.

« Rien à voir avec l'architecture de la capitale de la Confédération ! s'émerveilla Tyler, sa bonne humeur retrouvée.

— Ah, parce qu'il y avait un style architectural ? » demanda benoîtement Ethan.

Le garçon ricana et avança vers le bâtiment, précédé par le général et deux de ses soldats. Gabrielle traînait un peu, intéressée par la topographie des lieux, mais dut accélérer de nouveau le pas sous la pression des gardes restés derrière elle. Ainsi encadrés, ils entrèrent dans le palais proprement dit et, dans le hall, les gardes personnels du Duc les passèrent au détecteur afin de vérifier qu'ils ne portaient pas d'armes. Ils ne trouvèrent rien et Tyler nota avec intérêt que le métal formant leur squelette n'était pas détecté par le matériel loranien.

Cette formalité effectuée, ils traversèrent le hall et passèrent à côté de l'immense escalier qui occupait la moitié de l'espace, le bruit de leurs pas étouffé par la moquette qui garnissait le sol. Puis, ils furent introduits dans une pièce agréablement meublée, baignée par la lumière du soleil qui pénétrait en abondance par les grandes fenêtres du mur de façade. Une salle d'attente. Ils furent laissés seuls et les gardes demeurèrent à l'extérieur.

Le général Melhyn emprunta d'un pas vif l'escalier pour gagner le premier étage. Il s'arrêta devant une lourde porte en bois et frappa. Une voix lui donna la permission d'entrer et il s'exécuta. Le Duc Elwyn Ridhmar, souverain du système du même nom, lui fit signe de s'approcher avec une impatience visible. À quarante-cinq ans, il conservait une allure athlétique et un regard vif. Le front haut, les cheveux tirés en arrière, il respirait la force et la tranquillité. Vêtu d'un uniforme blanc, il portait autour du cou un pendentif en or représentant un scorpion, symbole de sa famille. Sans attendre les salutations d'usage, il désigna un imposant écran incrusté dans l'un des murs. On pouvait y voir la pièce où patientaient les I.A.

« Alors ?

— Je ne sais pas, monseigneur. Je suis un peu dérouté.

— Dérouté, toi ? Explique-toi, tu m'intrigues.

— Eh bien... » Alban hésita, ne sachant pas trop comment formuler sa pensée. « Je ne sais pas pour vous, mais moi, les seules machines que je connaisse ce sont nos robots ouvriers. Ils ne parlent pas, sauf quelques *bip bip*, et ne se comportent pas comme nous. Eux, je les ai observés pendant le trajet... ils ressemblent à s'y méprendre à des êtres humains. Du coup, je me vois mal vous dire s'ils mentent ou non.

— Je comprends. Il s'agit effectivement d'une prouesse technique, aussi extraordinaire soit-elle... » Elwyn reporta son attention sur l'écran. « Si j'ai bien compris le peu que la Sygentel ait bien voulu me dire, ce ne sont pas des machines, dans le sens où seul leur squelette est métallique. Le reste – muscle, organes et autres – est synthétique. Ils ne sont pas équipés d'ordinateur interne et ne fonctionnent pas à l'énergie. » Le Duc se tourna à nouveau vers son général. « Tu saisis la différence ?

— C'est fantastique ! Par contre, ce qui me turlupine, c'est que je ne comprends pas d'où vient leur fidélité. Est-ce une simple instruction de départ ou un programme plus complexe ? Sur ce point, est-il facile de les manipuler ?

— Alors là, tu m'en demandes trop. » Elwyn agita la main, persuadé qu'Alban s'inquiétait avant tout de sa sécurité. « C'est à eux qu'il faudra poser la question. »

Le général ne se satisfît pas de cette réponse, car, ayant déjà interrogé les I.A., il se sentait incapable de déterminer la sincérité de leurs propos. À partir de là, il estimait irrecevable la moindre information qu'elles voudraient bien leur transmettre. Toutefois, son seigneur était seul juge et c'était à lui de définir la marche à suivre.

« Comment voulez-vous procéder ?

— Assieds-toi. Commençons par les observer un peu, je veux me faire mon idée. »

Melhyn obéit et s'installa dans un fauteuil, à côté du Duc. Puis Elwyn activa le module son du système de surveillance et ils attendirent, curieux.

William s'était installé dans le divan, jambes croisées, et regardait le journal local sur un petit écran dissimulé dans une table basse,

devant lui. Ethan arpentaient la pièce, inspectant tapisserie, meubles et bibelots comme s'il faisait son marché. Gabrielle, assise dans un fauteuil, contemplait ses menottes d'un air songeur. Même si elles étaient équipées d'un système infligeant des décharges électriques à celui qui tentait de les enlever, elle estimait pouvoir s'en débarrasser sans le moindre dommage. Tyler regardait par la fenêtre, mécontent d'avoir encore à attendre pour savoir s'ils pourraient faire ce que leur concepteur attendait d'eux. Il poussa un profond soupir.

« J'espère qu'Ellyard va bien... » Il donna de petits coups de pieds au mur. « On n'aurait pas dû le laisser seul là-bas.

— Malheureusement, objecta William sans quitter son écran des yeux, nous avons besoin d'un contact sur Delhen. Nous manquons de renseignements et seul le professeur pourra nous les fournir.

— Et s'il se fait capturer ? » marmonna Tyler, nerveux, tout en arrêtant de martyriser le mur.

Gabrielle se leva d'un bond et écarta les bras d'un coup sec. Le métal céda sous sa force et les menottes émirent un timide grésillement avant de s'éteindre pour de bon. Elle se débarrassa des morceaux restés en place et considéra le jeune garçon, agacée.

« On pourrait parler d'autre chose ? » grogna-t-elle, abrupte.

L'intéressé en resta comme deux ronds de flanc, étonné par sa réaction. Ils avaient un caractère si différent... et si marqué à la fois. Décidé à changer de sujet, il se tourna vers Ethan.

« On ne devrait pas avoir le même caractère ?

— Quoi ? s'étonna le médecin.

— Nous avons 118 facteurs... ce sont les mêmes, non ? Nous devrions donc nous comporter de la même manière.

— J'imagine mal un homme comme le professeur McComb créer dix personnalités identiques. » Ethan secoua la tête, sûr de son fait. « Non, les facteurs qui définissent notre caractère doivent différer pour chacun de nous.

— J'espère que nous ne développons rien par nous-mêmes.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ça voudrait dire que nos six homologues pourraient adapter leurs valeurs en fonction du facteur 119. »

Ethan réfléchit à l'idée du jeune garçon pour tenter d'y apporter une réponse logique et, si possible, correcte, mais il fut devancé par Gabrielle.

« Ils pourraient aussi le trouver emmerdant et l'ignorer, rétorqua-t-elle, toujours avec brusquerie. Nous n'en savons rien. »

Tyler considéra avec soin l'argument et le trouva sympathique. Il nota au passage que le langage de son amie se détériorait avec le temps. Elle avait de plus en plus tendance à employer des termes *imagés*. Il la regarda un moment faire les cent pas dans la pièce puis reporta son attention sur l'extérieur. Il voyait des jardins pour la première fois de sa courte vie et avait du mal à définir s'il trouvait cela agréable ou non.

Elwyn Ridhmar était impressionné. Pour lui, il avait devant les yeux quatre personnes bien vivantes et rien d'autre. Il ne parvenait pas à admettre que c'était là le fruit du génie d'un homme, quelle que soit la technique utilisée. Personne ne pouvait réussir pareil tour de force. Et pourtant... Lorsque le Duc parla, sa voix n'était qu'un souffle presque inaudible.

« J'aimerais discuter avec eux... »

— Monseigneur ? »

Elwyn sursauta légèrement, comme si on l'avait piqué, et se rendit compte qu'Alban ne l'avait pas entendu. Il prit une profonde inspiration et se tourna vers lui.

« Je veux les voir. Le dîner sera bientôt servi, invite-les à se joindre à nous. »

— Bien, monseigneur. »

Melhyn laissa le Duc dans la contemplation de l'écran et sortit. Quelques instants plus tard, Elwyn le vit entrer dans la pièce et enlever les menottes aux trois I.A. qui les avaient encore. Puis il les invita à venir se laver avant le dîner et le Duc les regarda disparaître de sa vue. Même lorsque la vidéo ne lui montra plus qu'une salle vide, il demeura sans bouger. Le choix qu'il allait bientôt faire déterminerait l'avenir de son duché, ainsi que celui de l'Empire.

Ben regardait l'écran du système de surveillance de *La Fontaine du Paradis*. Ennuyé, il activa son oreillette, en grande partie dissimulée par sa chevelure, et attendit. Quelques secondes plus tard, la voix de son patron résonnait dans son oreille gauche.

« Oui, Ben ? »

— Monsieur Donovan, des hommes de la Sygentel sont à la porte. Huit.

— Ils sont armés ?

— Oui, monsieur.

— Fais les patienter, j'appelle la police.

— Bien, monsieur. »

Ben attendit un moment puis activa l'interphone. Il prit sa voix la plus aimable, ce qui n'était pas peu dire.

« Vous désirez, messieurs ? »

À sa grande satisfaction, ces derniers sursautèrent et tentèrent de repérer les caméras qui, selon toute vraisemblance, leur avaient échappé. Ils ne virent rien de particulier. Celui qui semblait être le chef prit la parole.

« Nous voulons parler à Neyl Donovan.

— Il est absent. Je laisse un message ?

— Non, ouvrez-nous, on va attendre à l'intérieur.

— Je suis désolé, l'entrée est réservée aux membres.

— Ouvrez bordel ! C'est très urgent !

— Rien à faire, désolé. »

Le type recula d'un pas, dégaina son Pacificateur X22, arme de poing à énergie d'une puissance modulable, et tira sur la porte. Il constata, non sans surprise, qu'elle était équipée d'un système de dissipation très efficace qui rendit sa tentative aussi inutile qu'une pichenette. En réponse, deux panneaux s'ouvrirent de chaque côté et des bras mécaniques se déployèrent : chacun était équipé d'un canon laser miniaturisé. Une voix synthétique discordante retentit.

« Vous venez de tenter de pénétrer par effraction dans un lieu privé avec usage d'une arme de catégorie 1. Vous venez de violer les articles B-21, B-28 et C-14 du Code pénal. Mettez les mains en l'air, ne bougez plus et attendez l'arrivée des autorités compétentes. Si vous n'obtempérez pas, vous serez abattus. Merci de votre collaboration. »

Aussitôt, huit paires de bras se levèrent au ciel et le Pacificateur tomba au sol avec un bruit mat. Les hommes de la Sygentel n'osèrent pas bouger jusqu'à l'arrivée de la police et fixaient avec appréhension les canons braqués sur eux. Dès que le véhicule des agents s'immobilisa le long du trottoir, les deux bras mécaniques se rétractèrent et les panneaux qui les dissimulaient se refermèrent. Le propriétaire du Pacificateur eut alors la bêtise de vouloir ramasser son arme. Aussitôt, les deux policiers venus constater l'infraction dégainèrent.

« Ne touche pas à ça ! » crièrent-ils, le doigt sur la gâchette. Les mains derrière la tête, et plus vite que ça !

L'homme obéit sur-le-champ et se retrouva menotté en un temps

record. Les policiers fouillèrent ses collègues et confisquèrent leurs armes de poing avant de les aligner contre le mur, mains sur la tête. Ils n'avaient pas assez de menottes pour tout le monde et décidèrent d'appeler un transporteur à la rescousse.

Quelques minutes plus tard, un véhicule blindé à répulsion se gara derrière la voiture de police. Entravés et sous bonne garde, les hommes de la Sygentel furent montés à bord puis, sirène hurlante, le transporteur repartit en direction du commissariat du secteur.

L'un des officiers alla sonner à *La Fontaine du Paradis*. Ben ouvrit aussitôt la porte et sourit.

« Ah, merci ! Ces fous furieux ont failli tout casser !

— Le propriétaire souhaite-t-il porter plainte ?

— Mais tout à fait ! » Ben s'écarta pour laisser passer Donovan, venu à la rencontre des policiers. « Je veux porter plainte.

— Savez-vous qui sont ces hommes ?

— Ils travaillent pour la Sygentel Corporation et désiraient me soumettre à un interrogatoire.

— À quel sujet ?

— Je l'ignore, je n'ai pas voulu les accueillir. » Neyl haussa les épaules. « Leurs armes ne m'inspiraient pas confiance.

— Le contraire m'aurait étonné. » Le policier ne releva pas la marque d'humour. « Venez au central dès que possible afin de remplir votre déposition.

— Certainement, merci messieurs. »

L'officier salua et retourna à son véhicule. Son collègue démarra et ils repartirent, suivant la même route que le transporteur un instant plus tôt. L'officier se tourna vers le conducteur.

« Alors ?

— Les types sont de la Sygentel, avec permis de port d'arme et tout le toutim. Leur patron va appeler le nôtre et dans une heure ils seront dehors.

— Je me demande ce qu'ils voulaient à Donovan... »

L'officier se frotta le menton, pensif.

« Comptez pas sur eux pour vous le dire », ricana son collègue.

L'officier hocha la tête en silence. C'était vrai, il en était bien conscient, mais il détestait qu'une affaire, aussi minime soit-elle, se termine ainsi. Sa vision de la justice lui imposait une autre façon de voir les choses et il mènerait son enquête jusqu'au bout, même si cela pouvait s'avérer dangereux.

Neyl Donovan surveilla le départ des policiers puis regagna son bureau. Installé devant son ordinateur, il pianota un message de mise en garde pour son neveu. À présent, il savait que les problèmes d'Ellyard étaient très graves, au-delà de ce qu'il avait imaginé au départ. Malgré tout, Donovan se demandait ce qui pouvait pousser Havensborn à lui envoyer ses sbires, sans se préoccuper des représailles ou des problèmes qu'une intervention aussi risquée pouvait poser. Il décida de se renseigner au plus vite.

Accompagnés du général Melhyn, les quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, une gigantesque pièce haute sous plafond, aux murs recouverts de boiseries et au parquet impeccable. Le Duc était assis au bout d'une imposante table en chêne qui devait pouvoir accueillir une soixantaine de couverts. Mais, pour l'heure, elle n'était dressée que pour six personnes. Elwyn se leva et leur fit signe d'approcher.

« Soyez les bienvenus. Je suis Elwyn Ridhmar. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Les invités se répartirent autour de lui et le Duc considéra pendant un long moment William, la copie conforme d'un homme qu'il avait bien connu, jadis. C'était une impression étrange et Elwyn dut prendre sur lui pour ne pas poser de questions auxquelles il ne souhaitait peut-être pas avoir de réponses. Qu'est-ce que cela faisait d'avoir les souvenirs d'un autre ? Avait-il toutes les informations politiques et économiques que possédait son *modèle* ? Le Duc hésitait encore lorsque Gabrielle prit la parole.

« Monseigneur, vous savez pourquoi nous sommes ici. Nous voudrions connaître votre décision. »

— Je ne suis pas encore sûr. » Elwyn croisa les mains devant son visage. « Voyez-vous, je sais pertinemment, étant voisin direct de l'État Médrovien, que nos terres les intéressent au plus haut point. Mais ils n'ont guère d'armée, ce qui n'est pas notre cas, et leurs espions sont morts ou en fuite. Le directeur de la Sygentel nous a certifié que vos six homologues étaient fonctionnels, ce qui ne serait pas votre cas.

— Nous sommes tous fonctionnels, lâcha Gabrielle avec sa brusquerie désormais habituelle. La seule différence, c'est pour qui nous fonctionnons.

— Et vous voulez me faire croire que vous êtes fidèles à l'Empire et pas les autres ?

— Oui, décréta-t-elle.

— Mais comment puis-je en être sûr ?

— Qui a décidé dans quels systèmes nous serions testés ? Qui a décidé quels seraient nos domaines de compétences ? »

Gabrielle venait de marquer un point, ses compagnons s'en rendirent compte à la réaction du Duc et du général. Ils échangeaient des regards entendus comme si elle avait souligné une singularité du projet qui ne leur échappait guère. Lorsqu'il reprit la parole, le Duc était moins sur la défensive.

« Le directeur de la Sygentel. C'est lui qui a convaincu le Conseil Impérial de le laisser gérer le projet à sa guise.

— Il savait que vous ne refuseriez pas. Pourquoi ?

— La Confédération nous a choisis parce que nous étions aux abois... et parce que nous ne sommes pas membres de son organisation. Ainsi, en cas de problèmes, elle n'aurait pas été obligée de nous aider.

— Vous étiez de parfaits cobayes, releva Ethan.

— Et une occasion rêvée pour les Médroviens, conclut Gabrielle.

— Mais que comptent-ils faire ? » Elwyn regarda tour à tour les quatre I.A. « Ils n'ont pas la capacité de nous attaquer et l'espionnage ne leur rapportera rien avant des mois, voire des années !

— Laissez-nous prendre nos postes comme il était convenu au départ. Nous nous chargerons de répondre à cette question », assura William avec calme.

Elwyn secoua la tête, comme s'il estimait que son interlocuteur ne savait pas de quoi il parlait.

« Vous n'ignorez pas que les postes dont vous parlez sont importants, surtout le vôtre, je ne peux pas prendre cette décision à la légère, soupira-t-il.

— Le temps nous manque, hélas, monseigneur. Nos homologues du système Fallen ont sans doute commencé leur besogne, quelle qu'elle soit.

— Je le sais. » Elwyn observa un long moment William, surpris de constater qu'il s'habituaît déjà à sa présence et qu'il était le même que dans ses souvenirs. « Je vais y réfléchir. »

La discussion s'arrêta sur ces mots et les serviteurs apportèrent le dîner. Le service effectué, ils mangèrent en silence, les uns observant les autres. Le Duc se surprit à contempler Gabrielle avec un mélange de fascination et d'inquiétude : d'une part, il était subjugué par son charisme et sa détermination farouche, mais, d'autre part, considé-

rait sa combativité comme préoccupante. Elle était, à n'en pas douter, une adversaire redoutable. Il valait donc mieux l'avoir dans son camp... le problème, c'est qu'il ignorait vers qui allait sa fidélité. Difficile, dans ce cas, d'avoir confiance.

Melhyn, assis en face de Tyler, observait ce dernier d'un point de vue plus pragmatique. Le garçon dévorait son repas avec une telle glotonnerie qu'il se demanda où passait la nourriture qu'il absorbait. Allait-il vomir ensuite ? Le général préféra ne pas imaginer la scène et jeta un coup d'œil à son seigneur. Lui aussi était impressionné par le comportement de leurs invités et il était facile de deviner le dilemme qui le tiraillait. La décision s'avérait ardue à prendre.

Le dîner terminé, les I.A. furent conduites dans leurs appartements où elles restèrent enfermées sous bonne garde. Elwyn et Alban, restés seuls, réfléchissaient en silence à une situation à laquelle ils n'étaient pas préparés. Le Duc se mit à tapoter sur la table.

« Dis-moi ce que tu en penses, Alban.

— Les arguments de la fille sont convaincants. Je ne crois pas à la simple coïncidence. Vous vous rappelez le discours d'Havensborn au Conseil Impérial ?

— Oui... lorsque j'ai dit que je préférais tester son projet sur la capitale de l'Empire, il m'a presque menacé...

— Presque ? s'étrangla Alban. S'il avait été présent, en personne je veux dire, et non planqué derrière une retransmission satellite, je lui aurais volontiers arraché les tripes. »

Elwyn sourit en imaginant la scène et, soudain, pensa à quelque chose.

« Tu as déjà vu Ellyard McComb ?

— Non, jamais. Nous avons juste échangé quelques messages électroniques... Et vous ?

— Pareil... » Il passa une main lasse dans son épaisse chevelure. « C'est dommage, cela m'aurait aidé, enfin je crois. »

Le Duc ne savait pas quoi faire. Le danger était énorme : les informations détenues par William et Gabrielle, les formidables capacités des I.A. ce n'était pas un choix aisé. Finalement, il se leva et fit signe à Alban de le suivre.

Au troisième étage, les I.A. étaient installées dans une suite : quatre chambres donnaient sur une salle commune, chacune ayant ses propres sanitaires et commodités. Après avoir fait le tour des lieux,

les quatre compagnons s'étaient assis dans le salon pour attendre. Moins d'une demi-heure plus tard, le Duc et le général pénétraient dans la pièce. Tous se levèrent. Sans même s'en rendre compte, Elwyn se dirigea aussitôt vers Gabrielle.

« C'est d'accord, vous pouvez prendre vos fonctions. Je veux être informé de vos découvertes, et ce dans des délais raisonnables. Vous logerez ici jusqu'à nouvel ordre. Marché conclu ? »

Il semblait soulagé d'avoir enfin réussi à se décider.

« Marché conclu », répondit Gabrielle.

Elle serra la main tendue par le Duc. *Il est plutôt beau gosse.* Aussitôt, elle se demanda pourquoi cette pensée lui était venue et accueillit avec soulagement l'intervention de William.

« Nous aimerions commencer le plus rapidement possible, si cela ne vous fait rien. »

Elwyn lâcha à regret la main de la jeune femme, qu'il trouvait douce et chaude, puis se tourna vers le Comte.

« Bien sûr. Alban va vous fournir le nécessaire.

— Merci, monseigneur. »

Une étape importante venait d'être franchie, chacun en était conscient et ils demeurèrent silencieux durant une longue minute avant que les deux hommes ne quittent la pièce. Le Duc ne put s'empêcher d'adresser un dernier regard à Gabrielle. Dans le couloir, Alban se racla la gorge.

« Si je puis me permettre, monseigneur...

— Depuis quand as-tu besoin de mon autorisation pour parler ?

— Oui... eh bien... ce n'est pas une vraie femme, vous voyez ?

— De quoi parles-tu ?

— De la manière dont vous la regardez.

— Occupe-toi de leur faire parvenir leurs affaires, d'accord ?

— Bien, monseigneur. »

Elwyn regarda Alban s'éloigner. Il avait raison. Ce n'était pas naturel d'être attiré par la réplique d'un être humain, aussi parfaite soit-elle. Et pourtant...

Henri Havensborn coupa la communication, furieux. Il avait été obligé d'user de son influence auprès d'un haut fonctionnaire de police afin d'obtenir la libération de ses hommes et faire en sorte que

la plainte de Donovan reste lettre morte. Il posa un regard noir sur Kolson, debout en face de son bureau.

« Bravo. Félicitations. » Il fit mine d'applaudir. « Vraiment, je suis admiratif. Dites-moi, où trouvez-vous du personnel aussi incompetent et STUPIDE ? »

Il avait achevé sa phrase en hurlant.

« Je suis désolé, monsieur. Cela ne se reproduira pas. »

Kolson était livide.

« Je l'espère, Kolson, je l'espère. » Soudain calmé, Havensborn croisa tranquillement les mains sur son bureau. « Vous ne voudriez pas terminer votre carrière dans un caniveau, n'est-ce pas ? susurra-t-il.

— Non, monsieur. »

Le responsable de la sécurité avala sa salive.

« Bon. Trouvez-moi les coordonnées de ce Donovan, je veux lui parler. Et vite !

— Oui, monsieur. »

Le directeur se laissa aller dans son fauteuil. Il se massa les tempes et essaya de chasser la migraine tenace qui le harcelait depuis le début de cette sinistre histoire. Son ordinateur bipa et une voix féminine annonça :

Un correspondant cherche à vous joindre.

Havensborn loucha vers son ordinateur et, dès qu'il vit le nom de l'initiateur de l'appel, il jura copieusement. *Il ne manquait plus que celui-là !* À contrecœur, il accepta la communication. Le visage d'Hoden Keyrl apparut sur l'écran.

« Monsieur Havensborn, comment allez-vous ?

— Bien. Et vous, Excellence ? grimaça-t-il, essayant d'être courtois.

— Pas trop mal, en fait. Avez-vous retrouvé votre ingénieur ?

— Non. Cela va prendre un peu de temps, je le crains.

— Je vois. » Keyrl se pencha en avant, son visage occupant désormais tout l'écran de son interlocuteur. « Quand allez-vous relancer le projet ?

— Il faut que j'en discute avec mon équipe. » expliqua calmement Havensborn. « Nous avons programmé une réunion afin d'établir un nouveau planning.

— Bien. Tenez-moi au courant dès que ce sera fait. Au revoir. »

Le ton était tranchant comme un rasoir et le directeur faillit tirer la langue, histoire de se détendre un peu, mais il préféra se contenter de raccrocher. Il regarda le visage de Keyrl disparaître de l'écran, submergé par une sensation très désagréable. Prudent, il décida que,

désormais, il circulerait avec deux gardes du corps supplémentaires. Il avait la nette impression que le Médrovien envisageait sérieusement de se débarrasser de lui, ce qui n'était guère étonnant. Il ferait la même chose à sa place...

Hoden Keyrl n'était pas convaincu par sa conversation avec Havensborn, même si celui-ci prétendait avoir prévu de réunir son équipe. La situation était claire : s'il ne relançait pas le projet I.A. dans des délais raisonnables, il serait éliminé. Fort de cette décision, le représentant de l'État Médrovien décida de partir lui aussi à la chasse à l'ingénieur. Après tout, McComb en sa possession, il lui suffirait de l'expédier sur sa planète pour qu'il y travaille dans de bonnes conditions. *Chez nous, il n'aurait aucune chance de s'échapper !* Keyrl sourit, satisfait, et décida de prendre des dispositions en ce sens.

William pianotait sur l'ordinateur mis à leur disposition dans la suite du palais ducal. Gabrielle s'approcha et jeta un œil par-dessus son épaule.

« Tu fais quoi ? »

— Je viens de me créer une adresse sur le réseau Rivière et je l'ai envoyée à Ellyard. J'en profite pour lui donner de nos nouvelles.

— Tu as bien fait. Quel délai pour la réception des messages ?

— Une demi-heure maximum. Rivière est un réseau très performant. »

Un coup frappé à la porte les interrompit. Tyler alla ouvrir et livra passage à Alban, qui poussa devant lui un container à répulsion. Il l'immobilisa dans la salle commune et le déverrouilla. Le général en sortit quatre petits rectangles de plastique et les distribua.

« Voici vos papiers. Tyler Kalys. Ethan Lagoon. Gabrielle Korbyn et William Haveyron. Ils contiennent toutes vos données personnelles : nom, rang social, fonction, lieu de travail, dossier médical. Dans ce container vous trouverez des vêtements et du matériel. Vous pouvez prendre vos fonctions dès que vous le souhaitez. Des questions ? »

— Oui, réagit William. J'aimerais comprendre comment vous avez procédé pour parvenir à remplacer quelqu'un comme le Comte Haveyron sans que le Conseil Impérial soit au courant.

— Lors de son discours devant notre Conseil, Havensborn n'a pas parlé du poste de chaque I.A., mais juste de la généralité du pro-

jet. Lorsqu'il nous a fourni la liste de vos compétences, l'occasion était trop belle pour nous, nous l'avons saisie.

— Havensborn sait pour William ! s'exclama Gabrielle.

— Je l'ignore. C'est au professeur McComb que nous avons eu affaire pour les détails.

— Il est trop tard, de toute manière. Avez-vous informé Madame Haveyron de notre arrivée prématurée ? demanda l'informaticien.

— Oui, je l'ai appelée personnellement. Pensez à prendre un moment pour lui rendre visite.

— Excusez-moi, mais je ne vois pas l'intérêt de...

— Faites-le », aboya Alban.

Sur cette répartie peu aimable, le général Melhyn évacua la suite sans rien ajouter. William resta un moment immobile, interloqué, et essaya de comprendre l'insistance du militaire. En désespoir de cause, il se tourna vers Gabrielle, la plus à même de l'éclairer sur ce surprenant personnage.

« Quelle mouche l'a piqué, dis-moi ?

— Tu es une pièce importante dans les projets du Duc Ridhmar : tu dois prendre la place d'un membre du Conseil Impérial. Je pense qu'il veut que tu joues ton rôle à fond.

— Tout de même...

— Pense à une chose : pour qu'une telle manœuvre réussisse, peu de personnes doivent être au courant. Si on te voit en ville, on saura que le Comte est de retour et donc...

—... il paraîtrait étrange que je n'aille pas chez moi, soupira William. Misère ! Que vais-je pouvoir lui dire, à cette femme ? »

Tyler, qui aidait Ethan à vider le container sur la table du salon, releva la tête en souriant.

« Ne la drague pas surtout, tu te prendrais un râteau !

— Très drôle, vraiment. Je ne plaisante pas, je suis mauvais acteur, alors je ne vois pas quoi faire...

— Tu n'as aucune information sur elle ? demanda Ethan.

— Si... j'en ai même beaucoup. » Il se frotta les mains, mal à l'aise. « J'ai en mémoire un résumé de sa vie, ses goûts, ses expériences... j'ai aussi tout ce qu'il faut sur son défunt mari. Je pense que c'est elle qui a fourni ces éléments à notre concepteur, pour plus de réalisme.

— Alors laisse-toi guider par ce que tu connais de votre couple.

— Nous ne sommes pas un couple, Ethan, répliqua William d'un ton sec. Je suis une création à l'image de son mari, c'est différent.

Pour moi, cette situation est... » Il avala sa salive, cherchant le mot le plus adéquat pour exprimer ce qu'il ressentait. « ... inconfortable, lâcha-t-il en fin de compte.

— Et pourtant, le général a raison : tu dois jouer ton rôle. Prends le temps d'y réfléchir... »

William savait que son ami avait raison, mais il préféra ne plus y penser. Il refusait de croire que l'on pouvait lui imposer pareille épreuve.

Ethan et Tyler avaient fini de vider le container et chacun put prendre ce qui lui revenait. Le jeune garçon se précipita sur les vêtements et courut dans sa chambre, pressé d'enfiler une tenue à sa taille. L'informaticien, lui, ne s'intéressa qu'au matériel.

« Alors... un DataPadd et un communicateur longue portée chacun. Un superbe ordinateur portable pour moi... un analyseur de poche, je suppose que c'est pour toi, Ethan. Tiens ! Il n'y a pas d'arme...

— J'irai en chercher une à l'armurerie, ne t'inquiète pas, le rassura Gabrielle.

— Oh, je ne m'attendais pas à ce qu'ils t'en donnent une ! » William considéra sa collègue avec un petit sourire. « Je suppose même qu'il s'agit d'une sorte de test : ils vont chronométrer la vitesse à laquelle tu vas te rendre à l'armurerie !

— Dans ce cas, ils ne vont pas être déçus ! ricana-t-elle.

— Regardez ça ! »

Les trois compagnons pivotèrent aussitôt pour voir Tyler pénétrer dans la pièce en se pavanant, exhibant avec fierté l'uniforme de son université : un ensemble noir avec une chemise blanche, le tout en soie. Sur le cœur était brodé le symbole de Ridhmar, un scorpion doré. William ne put s'empêcher de l'asticoter, un peu par esprit de revanche.

« À te voir ainsi, on pourrait croire que tu es quelqu'un de sérieux, s'amusa-t-il.

— Ben tiens ! Dis plutôt que tu es jaloux parce que je suis le plus beau !

— Tout à fait. Va voir ton oncle : habillé comme ça, tu lui feras peut-être meilleure impression. »

Tyler lui tira la langue et s'empara du reste de ses affaires d'un geste vif avant de retourner dans sa chambre où il s'enferma. Ethan le suivit du regard et, lorsqu'il fut hors de vue, se tourna vers l'informaticien.

« Ne sois pas comme ça, William...

— Je sais ce que je suis, Ethan, et, contrairement à Tyler, je ne me prends pas pour autre chose », répondit-il sèchement.

Sur ce, il sortit à son tour du salon, ses affaires sous le bras, afin de s'isoler. Face à cette réaction, Ethan et Gabrielle restèrent un long moment immobiles, inquiets à l'idée de devoir forcer leur ami à s'acquiescer de ses obligations. S'ils voulaient un avenir sur Ridhmar, ce serait pourtant indispensable. Résignés, ils allèrent eux aussi se changer, satisfaits de se débarrasser enfin de leurs vêtements empruntés et peu conformes à leur morphologie.

Le colonel s'admirait devant la glace de sa salle de bains. Elle adorait le bleu nuit de son uniforme, mais nota, contrariée, qu'elle portait des décorations pour son héroïsme au combat. Si elle comprenait le choix du Duc – un officier de son rang ne pouvait atteindre un tel poste sans aucune médaille –, le fait de les porter la dérangeait. *J'ignore même ce qu'est une bataille !* Elle envisagea de les enlever, avant d'admettre que ce n'était pas possible. Il ne lui restait plus qu'à espérer que personne ne poserait de questions à ce sujet. Dans un futur proche, peut-être aurait-elle l'occasion de les mériter, ne serait-ce qu'en partie.

Gabrielle revint dans la salle commune. Il n'y avait personne : ses compagnons étaient toujours isolés dans leurs chambres respectives, occupés à découvrir leur nouvel univers. Elle décida d'en profiter pour aller se chercher une arme, impatiente de compléter sa panoplie. Elle quitta leur suite, suivit un long couloir, descendit les escaliers, traversa le hall et sortit dans la nuit. L'atmosphère était si calme qu'il était difficile d'imaginer qu'un conflit sanglant secouait le duché depuis des années. Les sentinelles qui gardaient la porte la saluèrent et elle répondit, presque machinalement. Elle traversa les jardins et rejoignit un second bâtiment, moins imposant que le palais, mais tout aussi bien gardé. C'était la caserne. Elle se présenta à l'armurerie et sursauta quand le garde bondit sur ses pieds pour se mettre au garde-à-vous. Elle fit un effort pour reprendre une attitude naturelle.

« Bonsoir, caporal. J'aurai besoin d'une arme de poing : donnez-moi un Z1 avec son holster.

— Si vous le souhaitez, nous avons reçu les nouveaux Z2 ce matin, mon colonel. »

Elle ne connaissait pas ce modèle, mais, en toute logique, il s'agissait du successeur du modèle demandé. En temps de guerre, il y avait fort à parier que celui-ci ait bénéficié de nombreuses améliorations.

« Parfait, je prends. »

Le caporal lui donna un formulaire électronique à remplir et, pendant ce temps, alla chercher l'arme. Quelques instants plus tard, il

la déposa – dans son holster – sur le comptoir. Elle était de petite dimension, mais cela n'enlevait rien à son efficacité. Satisfaite, la jeune femme fixa son acquisition à sa ceinture et salua le caporal avant de sortir. Dehors, Melhyn l'attendait. Il lui fit signe de marcher avec lui.

« Je vois que vous vous êtes déjà équipée. »

Le ton était sarcastique.

« Je dois me préparer à toute éventualité, répliqua la jeune femme.

— Comme quoi ?

— N'importe quelle menace. » Elle dévisagea son supérieur pendant un moment avant de reprendre. « Vous vous méfiez de nous, et c'est normal. Mais croyez-moi, nous sommes dans le même camp, mon général.

— Le Duc semble le croire.

— Il y a un petit quelque chose dans votre voix quand vous dites ça... »

Melhyn stoppa net, piqué au vif, et se tourna d'un bloc, le regard dur. Il tenait à se montrer direct et, surtout, honnête.

« Je ne vous fais pas confiance, si c'est ce que vous voulez savoir ! lâcha-t-il, agressif.

— Je sais. » Gabrielle prit son air le plus sérieux. « Et pourtant, vous le pouvez...

— Mon expérience m'a appris à être méfiant, rétorqua Alban du tac au tac. Les enjeux sont énormes pour nous... pour moi. Mon seigneur est toute ma vie, ce n'est pas pareil pour vous... » Il la regarda des pieds à la tête, comme s'il cherchait une défaillance. « Ça ne peut pas l'être. J'ai tué et je tuerai encore pour lui.

— Dans ce cas, nous serons au moins deux. »

La réponse ne manquait pas d'aplomb. Alban eut beau chercher, il ne décela aucune duperie dans la voix de celle qui était à présent son officier en second. Même s'il ne connaissait pas les aptitudes d'une I.A. dans ce domaine, il avait envie de se fier à ce qu'il venait d'entendre, peut-être parce qu'il en avait avant tout besoin. Les gens sur qui l'on pouvait compter s'avéraient précieux dans une guerre comme celle qui agitait l'Empire. Finalement décidé à laisser une chance à la jeune femme, Alban sourit.

« Bonsoir, colonel Korbyn.

— Bonsoir, mon général. »

Gabrielle regarda son supérieur s'éloigner, soulagée de cet échange. Gagner la confiance de l'entourage du Duc – et du Duc lui-même, bien sûr – était très important pour la suite des événe-

ments, c'était une évidence qui constituerait un véritable challenge. *Nous aurons besoin d'eux pour gagner le système Fallen.* Plongée dans ses pensées, elle retourna au palais d'un bon pas et, à peine la porte passée, fut percutée par un enfant ; lequel tomba en arrière sous la violence du choc. Gabrielle le rattrapa par sa chemise avant qu'il ne touche le sol. C'était un adolescent, bien proportionné, aux cheveux châains en pagaille agrémentés de malicieux yeux verts. Il était en uniforme et portait une chaîne en or autour du cou, ornementée d'un scorpion fait du même métal. Revenu de sa surprise, le gamin se dégagea.

« Eh ! Faites attention où vous allez ! »

Comme l'I.A. le regardait sans répondre, l'air aussi aimable qu'une porte de prison, il se redressa, le menton en avant.

« Je suis Gebh Ridhmar. Et vous ? Qui êtes-vous ? Je ne vous ai jamais vue... »

L'intéressée attendit un peu avant de parler, amusée par ce Duc miniature.

« Colonel Gabrielle Korbyn, officier en second du général Melhyn.

— Vous êtes le troisième en six mois... vous êtes aussi sous mes ordres, je suis le fils de votre seigneur.

— Avise-toi de me donner un seul ordre et je te colle une fessée. Vu ? » gronda-t-elle en se penchant vers l'adolescent.

Gebh resta un moment interdit, la bouche grande ouverte, et essaya de trouver une réponse adaptée. La seule qui lui vint, face aux terrifiants yeux bleus du colonel, fut un *oui* couinant et peu audible. Gabrielle le laissa planté dans le hall et partit rejoindre ses compagnons.

Le lieutenant Rip Owens, officier de police, sonna à la porte de *La Fontaine du Paradis*. Quelques instants plus tard, Ben lui ouvrit et le salua, lui offrant son sourire le plus cordial. La visite du jeune homme ne le surprenait pas et il devinait la raison de sa venue.

« Oui, lieutenant ?

— Bonjour, vous me reconnaissez ?

— Vous êtes le policier qui est intervenu lors de l'agression dont nous avons été victimes.

— C'est ça. Je voudrai voir votre patron, si c'est possible.

— Bien entendu, entrez. »

Ben le laissa passer, verrouilla derrière lui et le conduisit dans le

bureau de Donovan. Ce dernier, occupé à travailler, se leva pour venir serrer la main à son visiteur.

« Bonjour, je suis Neyl Donovan.

— Lieutenant Rip Owens. Je sais qui vous êtes monsieur, et j'aimerais vous parler d'hier.

— Ma plainte ne donnera pas suite, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Je me doute que le directeur de la Sygentel a les appuis nécessaires pour obtenir ce genre de choses.

— C'est le cas. Par contre, je voudrais savoir pourquoi ces types sont venus chez vous. Qu'est-ce qui les a poussés à prendre autant de risques ?

— Je crois... » Neyl sourit, essayant de trouver une réponse qui n'implique pas son neveu. « Enfin, je suppose qu'Henri Havensborn voudrait éviter que certaines informations s'ébruitent... au sujet de ses petites affaires... » Il fit un geste vague. « Vous me comprenez ?

— Vous ne voulez pas être plus précis ? répondit Rip, agacé par l'opacité de la réponse.

— Non, désolé. » Il secoua la tête. « Vous parler ne peut m'amener que des problèmes... et vous devriez surveiller vos arrières, car votre présence ici pourrait vous en apporter aussi. »

Le contrebandier constata avec plaisir que le policier le croyait volontiers. Il avait certainement pesé le pour et le contre avant de venir le trouver, ce qui en disait long sur son caractère.

Rip ne chercha pas à forcer la main de son hôte, insister se servirait à rien. Il ne ferait que le buter davantage. Après l'avoir remercié pour l'avertissement, il le salua et repartit, précédé par Ben. Neyl le regarda partir, pensif. Il en avait gros sur la patate, ça se voyait, et nul doute qu'il était de la trempe de ceux qui n'avaient pas peur de se mouiller pour des valeurs auxquelles ils croyaient. Owens allait mener sa petite enquête et risquait d'ennuyer Havensborn au moment le plus adéquat. Donovan se frotta les mains : rien ne pouvait lui faire plus plaisir...

Lorsque Gabrielle pénétra dans la suite, elle aperçut ses trois compagnons installés à la table du salon, penchés avec intérêt sur l'ordinateur de William. Elle s'approcha.

« Des nouvelles ?

— Oui, répondit l’informaticien, un message du professeur McComb. Il dit qu’il est content de nous savoir bien arrivés et nous envoie les instructions contenues dans les nanites qu’Havensborn comptait nous inoculer.

— Comment les a-t-il eues ?

— Il les a volées.

— Très prévoyant, notre concepteur. Alors, on était censés faire quoi ?

— Voyons... dans un premier temps, tu devais te renseigner sur le programme de défense contre les armes chimiques, Ethan devait effectuer une étude sur la résistance des Loraniens aux toxines et agents chimiques divers, Tyler devait enquêter sur des travaux d’étudiants en archéologie et moi, je devais évaluer la qualité des bases de données consacrées aux toxines. C’est plutôt bizarre...

— Pas vraiment. Cela nous renseigne sur le type d’attaque que l’État Médrovien compte utiliser. Tu as dit dans un premier temps ?

— Oui. Nous devons aussi visiter un site, situé quelque part dans les monts Arvis, pour en ramener des renseignements.

— Où cela, au juste ?

— Ce n’est pas précisé.

— OK. Alors, au boulot. La seule solution pour connaître le fin mot de l’histoire, c’est de suivre le plan des Médroviens. Je vais parler au Duc, on se tient au courant. »

Sur ce, le colonel sortit de leurs appartements, suivi de Ethan et Tyler, satisfaits d’entrer enfin dans le vif du sujet. Ils étaient impatients d’accomplir ce que leur concepteur attendait d’eux. William, quant à lui, pouvait travailler sans avoir à se déplacer. Il se remit à pianoter sur son ordinateur, décidé à prendre les problèmes dans l’ordre. Tout d’abord, il n’avait pas un niveau d’accréditation suffisant pour visionner les données qui l’intéressaient. Mais ce n’était qu’une question de temps. Son niveau de compétence en informatique dépassait de loin celui du meilleur ingénieur loraniens, et la complexité de leur système ne valait pas celui de la Confédération. Il réussirait donc très vite à surmonter ce premier obstacle. Enchanté, il se mit à siffloter : la situation devenait vraiment intéressante...